

NUE
roman

Automne-hiver

En dehors du côté spectaculaire de certaines des robes créées par Marie dans le passé — la robe en sorbet, la robe en calycotome et romarin, la robe en gorgone de mer que paraient des colliers d'oursins et des boucles d'oreilles de Vénus —, Marie s'aventurait parfois, en marge de la mode, sur un terrain expérimental proche des expériences les plus radicales de l'art contemporain. Menant une réflexion théorique sur l'idée même de haute couture, elle était revenue au sens premier du mot couture, comme assemblage de tissus par différentes techniques, le point, le bâti, l'agrafe ou le raccord, qui permettent d'assembler des étoffes sur le corps des modèles, de les unir à la peau et de les relier entre elles, pour présenter cette année à Tokyo une robe de haute couture sans couture. Avec la robe en miel, Marie inventait la robe sans attaches, qui tenait toute seule sur le corps du modèle, une robe en lévitation, légère, fluide, fondante, lentement liquide et sirupeuse, en apesanteur dans l'espace et au plus près du corps du modèle, puisque le corps du modèle était la robe elle-même.

La robe en miel avait été présentée pour la première fois au *Spiral* de Tokyo. C'était le point d'orgue de sa dernière collection *automne-hiver*. A la fin du défilé, le mannequin surgissait des coulisses vêtu de cette robe d'ambre et de lumière, comme si son corps avait été plongé intégralement dans un pot de miel démesuré avant d'entrer en scène. Nue et en miel, ruisselante, elle s'avavançait ainsi sur le podium en se déhanchant au rythme d'une musique entraînante et rythmée, les talons hauts, souriante, accompagnée d'un essaim d'abeilles qui la suivaient à la trace en bourdonnant en suspension dans l'air, aimanté par le miel, tel un nuage allongé et abstrait d'insectes vrombissants qui accompagnaient sa parade et tournaient avec elle à l'extrémité du podium dans une embardée virevoltante, comme une projection d'écharpe échevelée, sinueuse et vivante, grouillante d'hyménoptères qu'elle emportait dans son sillage au moment de quitter la scène.

Tel, du moins, était le principe. En pratique, les difficultés s'étaient multipliées, et la présentation de la robe en miel au *Spiral* avait nécessité des mois de travail et la mise en place d'une petite cellule spécialisée à Tokyo qui s'était consacrée exclusivement au développement du projet de la robe en miel. Dès le départ, il avait fallu choisir entre travailler avec de vraies abeilles ou de faire appel à un système de faux insectes téléguidés, en s'appuyant sur les travaux les plus récents d'un spécialiste japonais de biorobotique, qui avait créé de minuscules robots aériens dotés de capteurs électroniques ventraux. Après examen de la question, et de nombreux échanges de courriers électroniques entre Tokyo et Paris, agrémentés de

documents joints croquignolets qui contenaient des schémas complexes de prototypes volants miniaturisés, qui avaient des allures sibyllines de machines à voler de Léonard de Vinci, il apparut qu'il était techniquement possible de faire voler un essaim d'abeille sur un podium de mode. Le principal point positif mis en lumière par les collaborateurs de Marie était que les colonies d'abeilles sont dociles et suivent partout aveuglement leur reine (si une reine parvient à s'échapper d'une ruche, toute la colonie la suit dans la nature, de sorte que certains apiculteurs n'hésitent pas à couper les ailes de leurs reines pour éviter de tels exodes collectifs). Lors d'un premier voyage préparatoire que Marie avait fait au Japon, son assistant lui avait arrangé un rendez-vous avec un apiculteur corse qui vivait à Tokyo, et Marie s'était retrouvée à déjeuner dans un restaurant panoramique de Shinjuku avec un certain M. Tristani ou Cristiani (dont le prénom n'était rien moins que Toussaint). C'était un homme sympathique, débonnaire, vêtu de tweed, de chevrons, de beige et de bordeaux. Il avait le poignet dans le plâtre et le bras en écharpe, et portait d'épaisses lunettes aux verres teintés de jaune qui cachaient un regard aigu, rusé et méfiant. Il avait fait savoir à Marie qu'il était enchanté de déjeuner avec quelqu'un de connu, même si lui-même, toussota-t-il en riant, personnellement, n'avait pas l'honneur de la connaître (oui, je suis très connue, mais personne ne le sait, avait souri Marie — c'est le fin du fin de la notoriété).

M. Tristani ou Cristiani s'était déployé d'aise sur son siège dans la grande salle à manger déserte du restaurant panoramique. Il avait commandé un apéritif et aurait aimé poursuivre avec Marie de tels marivaudages insoucients pendant le déjeuner, mais Marie n'avait pas l'habitude de badiner pendant les rendez-vous de travail, et, dès que le maître d'hôtel était venu prendre la commande, elle lui avait exposé d'une voix décidée les grandes lignes de son projet. M. Tristani ou Christiani l'écoutait gravement, en hochant la tête, un peu penaud, le poignet dans le plâtre, détachant maladroitement un filet de sole de sa main valide, puis, posant son couteau à poisson sur la nappe, il ramassait sa fourchette et avalait une bouchée d'un air douloureux, et même préoccupé, car, s'il avait bien compris, l'idée consistait à recouvrir un top-model de miel (*piombu !*). M. Tristani ou Cristiani n'apportait pas beaucoup d'éléments de réponse aux multiples interrogations de Marie, se contentant d'éluder les questions avec une expression fataliste en esquissant un geste plein d'éloquence stérile de sa main valide, et, reprenant son couteau à poisson, il se remettait à défaire longitudinalement son filet de sole, en jetant à l'occasion un coup d'oeil rêveur sur le quartier administratif de Shinjuku qui s'étendait dans la brume derrière la baie vitrée. Il restait résolument perplexe, répondait à côté, ou évasivement, aux questions techniques précises que Marie avait préparées avec ses collaborateurs (agenda ouvert à côté d'elle sur la nappe, liste de questions, qu'elle cochait à mesure), sans jamais obtenir le moindre renseignement utile, à croire que Toussaint n'y connaissait rien aux abeilles (ou que l'apiculture n'était pour lui qu'une couverture). Leur collaboration s'en était tenu là, ils s'étaient séparés au bas des ascenseurs à la fin du repas, et il lui avait offert un pot de miel avant de prendre congé (qui avait donné à Marie l'idée du sous-titre de son défilé : *Maquis d'Automne*). Finalement, Marie avait travaillé avec un apiculteur plus bohème, un Allemand installé dans les Cévennes puis dans l'Hokkaido, légèrement homosexuel et follement amoureux d'elle, selon Marie (ou le contraire), qui ne contredisait jamais personne et était prêt à faire ce qu'on voulait de ses abeilles pourvu qu'on lui signât

des dérogations et des dégagements de responsabilité pour les autorités sanitaires japonaises et qu'on lui offrit pas mal de blé en contrepartie de ses ruches. Il aurait peut-être été parfait, cet homme, s'il ne s'était adjoint les services d'un autre Cévenol germanique qui venait également de l'Hokkaido (une sorte d'idéaliste illuminé qu'on ne trouve plus que dans le miel), qui se faisait fort de dresser la reine pour le défilé et en avait fait une démonstration ahurissante dans les bureaux de Tokyo de la maison de couture *Allons-y Allons-o*, devant tout le staff des collaborateurs japonais de Marie, designers et graphistes vêtus de noirs, avec de fines lunettes à monture en titane, des besaces en bandoulière croisées sur la poitrine, graves et sceptiques, réunis en arc de cercle devant une table à tréteaux vide, où, sans la moindre abeille, le gars leur avait fait un numéro pathétique de dompteur de puces, comme dans une vieille plaisanterie, où le dompteur, égarant ses protégées, les appelant par leur nom, les retrouvant, leur faisait faire des acrobaties et des triples sauts périlleux (tout le monde était ressorti de la réunion consterné — et Marie avait viré le type).

La préparation de la robe de miel avait également posé d'épineuses questions juridiques, de contrats et d'assurances. Lorsque, au terme d'un casting organisé dans les bureaux de la maison *Allons-y Allons-o* à Tokyo, le modèle fut choisi pour la robe en miel, une jeune Russe d'à peine dix-sept ans, les avocats de Marie travaillèrent plus d'un mois pour mettre au point le contrat définitif avec l'agence Rezo de Shibuya, contrat de plus de quinze pages qui contenait des quantités d'avenants et des clauses inhabituelle en raison de la spécificité de la prestation. Le mannequin fut invitée à passer plusieurs visites médicales, dut consulter un dermatologue et un allergologue, et des tests furent programmés dans une clinique privée pour vérifier que sa peau pouvait supporter sans risque d'eczéma ou d'irritation un contact massif de miel sur la totalité du corps. Les premières répétitions eurent lieu sans les abeilles (la ruche voyagea par camion de l'Hokkaido seulement quelques jours avant le défilé). L'immeuble *Spiral* avait été entièrement réaménagé, le café et les boutiques fermés au public, et le podium avait été dressé dans le prolongement de la fameuse rampe en spirale qui descend du premier étage le long d'un mur de marbre blanc. Toutes les baies vitrées du bâtiment avaient été borgnolés. La dernière répétition eut lieu dans les conditions même du défilé, parmi les grands drapés noirs et les lumières ambrées des poursuites, des électriciens encore juchés sur des échelles pour régler la position des spots. La scène était recouverte d'épaisses bâches protectrices argentées, et le mannequin, en tennis blanches délacées et maillot de bain deux pièces bleu pâle à fleurs jaunes, un iPod à la taille qu'un réseau de fils emberlificotés reliait à ses oreilles, prenait une série de départs chronométrés par des assistants bardés de matériel informatique, des ordinateurs portables traînaient partout dans les coulisses, sur le sol du podium et abandonnés ici et là sur des chaises. Le staff complet des collaborateurs japonais de Marie avait maintenant pris ses quartiers au *Spiral*. Ils avaient envahis les chaises noires laquées réservées aux spectateurs au pied du podium et regardaient le mannequin accomplir une série de trajets complets à vide en partant des coulisses, sans miel et suivi de nul insecte, traversant le podium dans ses tennis délacés de son pas nonchalant, la moue boudeuse et la démarche éthérée, tandis que des techniciens son, émergeant d'un désordre de flight caisses argentées, réglaient les niveaux sonores derrière leurs consoles, interrompant parfois brusquement la musique, pour la faire repartir par bouffées tonitruantes.

Le jour du défilé, quelques minutes avant l'entrée en scène de la robe en miel, régnait encore une effervescence de ruche dans les coulisses. Le mannequin, debout sur un mini tabouret disposé sur une bâche transparente, attendait, entièrement nue, la peau lisse et le sexe rasé, elle ne portait plus qu'un string couleur chair d'à peine deux centimètres de large qui lui couvrait le pubis, et plusieurs maquilleuses, debout à ses côtés, travaillaient sur les parties de son corps qui resteraient découvertes pendant le défilé, couvrant son visage et ses mains de poudre de riz qu'elles appliquaient à la houppette pour faire ressortir sur sa peau, par contraste, l'ambre de la robe de miel qu'elle ne portait pas encore. Plus loin, à côté d'étagères qui contenaient des alambics et des ballons en verre, des récipients à décantation, des creusets en graphite, un essaim d'assistants japonais androgynes s'activaient comme des laborantins autour de la cuve en inox qui contenait le miel, glissant des éprouvettes dans la substance gluante pour recueillir des échantillons dont ils étudiaient la couleur et la viscosité à la loupe, introduisant un thermomètre dans la cuve pour prendre la température du mélange afin que le miel eût l'exacte consistance souhaitée au moment de l'enduire sur le corps du modèle. Quand le mannequin fut prêt, étonnant corps lunaire épilé et poudré, les mains, la face et le décolleté couverts de poudre blanche, les assistants, se mettant à l'ouvrage, commencèrent à la peindre au pinceau, répartissant le miel sur son corps, l'un agenouillé le long de sa cuisse avec une courte brosse en poils de martre, un autre debout sur un escabeau qui lui enduisait le dos et les épaules au rouleau, tandis que d'autres encore lissaient le miel sur ses chairs, tapotaient délicatement sa peau avec des compresses de gaze fines et humides et qu'une grappe de jeunes stagiaires en blouse blanche tournaient autour de son corps immobile pour unifier la couche fraîchement posée à l'aide de sèche-cheveux, afin de donner une ultime touche de laqué à la robe. Une habilleuse accourut avec les chaussures à talons aiguille et les présenta au modèle qui se hissa dessus en prenant appui sur les épaules d'assistants accroupis, une jambe après l'autre, tandis qu'on l'accompagnait en se pressant vers les coulisses en lui faisant un dernier raccord coiffure.

Et, alors, en une fois, au déclenchement de la musique, le modèle s'élança et traversa le podium, suivi de l'essaim d'abeille qui s'était calqué sur son allure, la suivant dans un bourdonnement magique de milliers d'insectes qui couvraient les exclamations admiratives des spectateurs. C'était une réussite inespérée, le modèle avait atteint l'extrémité du podium, elle avait observé une légère pause qu'elle avait marquée en se déhanchant, une main sur la taille, et elle était repartie en sens inverse, quand le miracle s'était produit, l'essaim d'abeilles avait fait demi-tour en prenant exactement le virage à son diapason, avait tourné au plus large en survolant les spectateurs par-delà le podium en provoquant de nouvelles exclamations admiratives, cela n'avait pas duré trente secondes et déjà le modèle revenait sur ses pas, quand, au moment de rejoindre les coulisses, elle eut un quart de seconde d'hésitation devant les deux sorties qui se présentaient à elle — une à gauche et une à droite — et, se souvenant de la consigne particulière de sortir par la gauche pour permettre aux abeilles de rejoindre leur ruche, elle se ravisa au dernier instant pour changer de direction, et, dans ce quart de seconde, dans cette infime hésitation, tout se brisa, s'écroula, le charme se rompit et elle trébucha sur le podium, s'écroula par terre, elle sentit le souffle bruyant des abeilles fondre immédiatement sur sa nuque,

et ce fut, à la seconde, la curée, les abeilles la piquèrent de toutes parts, dans le dos, sur les épaules, sur les seins, dans les yeux, dans le sexe, à l'intérieur du sexe, le mannequin recroquevillé par terre qui se protégeait le visage des mains, se débattant, chassant les assauts des abeilles d'un bras impuissant, se redressant sur les genoux et fuyant à quatre pattes, mais retombant par terre, de nouveau vaincue, comme une torche vivante, immolée, qui se contorsionnait sur le podium, plusieurs personnes s'étaient jetés hors des coulisses pour lui venir en aide, des assistants affolés, impuissants, l'apiculteur allemand qui avait surgi comme un personnage de Grand Guignol, lourdaud et empêtré, dans sa combinaison intégrale blanche de cosmonaute, les gants épais, le masque grillagé sur le visage, des pompiers japonais, des extincteurs à la main, qui s'étaient mis en position au-dessus du mannequin, mais hésitaient à s'en servir de peur d'aggraver le mal.

Et c'est alors que le rideau s'était soulevé et que Marie, lentement, avait fait son apparition sur scène pour saluer le public, comme si elle avait tout orchestré, comme si c'était elle qui était à l'origine de ce tableau vivant, le mannequin martyr entouré de multiples figures de douleur figées, les visages européens, asiatiques, interdits, ralentis, arrêtés, comme dans une vidéo de Bill Viola, avec, autour de la figure centrale du tableau toujours écroulée sur scène derrière elle sous un essaim d'abeilles, les effigies casquées et lourdement costumées de l'apiculteur et des pompiers qui se faisaient face, leurs extincteur à la main, les genoux fléchis, comme à jamais arrêtés dans un geste d'urgence interrompu. Car, refusant de se laisser vaincre par la fatalité, Marie avait assumé le hasard, et elle avait revendiqué l'image, au point de jeter un doute dans l'esprit des spectateurs, comme si la scène entière avait été préméditée. Mais, peu importe que la scène ait été préméditée ou non, l'image avait surgi, dans la réalité ou dans l'imagination de Marie, et elle se l'était appropriée : en se présentant sur scène, elle avait signé le tableau, elle avait apposé sa signature sur la vie même, ses accidents, ses hasards et ses imperfections.

L'été suivant, au retour de l'île d'Elbe, après le grand incendie de la fin de l'été, nous sommes rentrés à Paris chacun chez soi, Marie dans l'appartement de la rue de la Vrillière et moi dans le petit deux pièces de la rue des Filles-Saint-Thomas où je m'étais installé depuis notre séparation. En descendant du taxi que j'avais partagé avec Marie depuis Roissy, je suis allé prendre mon sac de voyage dans le coffre et je me suis penché à l'intérieur de l'habitacle pour embrasser Marie mais j'ai renoncé aussitôt en raison de la nature trop acrobatique de l'entreprise et je me suis contenté de lui effleurer le bras en lui disant « salut » d'un ton neutre, évitant de lui témoigner toute la tendresse que j'éprouvais pour elle à ce moment-là. Peut-être n'y aurait-il pas eu de témoin, peut-être n'y eût-il pas eu le chauffeur de taxi qui attendait au volant pour continuer sa route vers la rue de La Vrillière, j'aurais pu laisser libre cours à mon émotion au moment de la quitter après ces deux semaines passées ensemble à l'île d'Elbe. Il y eut un léger moment de flottement, j'étais toujours debout à la portière du taxi et je regardais Marie assise au fond dans l'encoignure de la banquette, je perçus une interrogation muette dans son regard, comme si elle attendait quelque chose — un dernier geste, un aveu —, et, comme le taxi allait repartir, la regardant toujours, ne parvenant pas à la laisser s'en aller, j'avais avancé la main vers elle et j'avais fait légèrement pression sur son poignet en le caressant en même temps, et elle m'avait dit alors, avec une lueur de douceur complice dans les yeux, d'une voix rêveuse, conquise, ensorceleuse : « Toi, dès que ta main m'effleure, mmmmmhhh. »

Je l'ignorais sur le moment, mais ce fut là sans doute la dernière chose aimable qu'elle allait me dire dans les deux mois à venir. En retrouvant le petit deux-pièces de la rue des Filles-Saint-Thomas dans la morne grisaille de ce début d'après-midi de septembre, je me suis senti immédiatement abattu, comme si j'anticipais les jours de confusion et de désœuvrement qui m'attendaient. J'ai posé mon sac de voyage dans l'entrée, et j'ai fait le tour de l'appartement vide. J'ai ouvert le frigo dans la cuisine, il était vide, à l'exception d'une boîte d'œufs qui trônait sur une clayette et d'une demi-bouteille de lait entamée dans la contre-porte. Ici et là, dans l'entrée, reposaient des valises et quelques caisses en carton auxquelles je n'avais pas touché depuis mon déménagement. Cela sentait le renfermé dans l'appartement, un mélange d'humidité qui provenait du dehors et de vieille chaleur accumulée en mon absence pendant les dernières journées d'été. Le lit n'était pas fait dans la chambre, les draps froissés et la couverture plissée, bosselée de froufroutements de vaguelettes de laine crème. Un pantalon de pyjama traînait par terre, et une bouteille d'eau minérale et un vieux trognon de pomme étaient restés sur le bureau. Je m'avançai jusqu'à la fenêtre et je regardai dehors, la rue était déserte en direction de la place de la Bourse, où venait de disparaître le taxi qui avait emporté Marie.

Je me tenais debout à la fenêtre, et je regardais la rue mouillée en contrebas, les trottoirs luisants d'humidité. Quelques silhouettes s'éloignaient sous des parapluies dans le brouillard bruineux qui nappait l'atmosphère, et cette image familière de Paris — Paris, la grisaille et la pluie — me parut alors particulièrement dépaysante au regard des journées de soleil et de ciel bleu limpide que j'avais connues sans interruption depuis deux semaines à l'île d'Elbe. Là, tous les jours, j'avais été constamment au contact de Marie, je la voyais presque à chaque heure, nous prenions nos repas ensemble sur la terrasse, nous allions nous baigner dans la

petite crique en début d'après-midi, j'effleurais sa taille dans les chemins et frôlais ses bras nus dans les couloirs de la maison, et, même si je n'ignorais pas que nous avions rompu, je ne souffrais pas le moins du monde de la séparation puisque nous étions tout le temps ensemble. C'était même ainsi, et uniquement ainsi, que je concevais la rupture amoureuse avec Marie, en sa présence. Mais maintenant, depuis moins de cinq minutes que Marie n'était plus là, j'éprouvais à nouveau la douleur inhérente à la séparation. En somme, accoutumé à l'île d'Elbe à la présence quotidienne de Marie à mes côtés, j'avais fini par oublier que, lorsque on a rompu, on ne vit plus ensemble.

En réalité, je pensais que Marie me téléphonerait très vite. J'imaginai même, à ce moment-là, peut-être un peu hâtivement, que, dans les prochains jours, Marie me proposerait de revenir habiter avec elle rue de La Vrillière. Je savais bien qu'elle ne l'exprimerait jamais en ces termes, mais ce que j'espérais, c'est que, sans que rien ne fût dit explicitement, les choses se feraient naturellement, et que, dans la foulée du séjour à l'île d'Elbe, nous nous reverrions tellement souvent dans les prochains jours, et avec tellement de plaisir implicite et de tendresse retrouvée, qu'un soir, naturellement, elle me proposerait de rentrer en sa compagnie rue de La Vrillière et que je passerais la nuit avec elle, pour ne repartir qu'au petit matin, puis, l'expérience se renouvelant, je repartirais de plus en plus tard, pour ne plus repartir du tout et faire la jonction, rapportant, aux grés de mes besoins, quelques affaires de la rue des Filles-Saint-Thomas à la rue de La Vrillière, rêvant en somme d'un déménagement inverse de celui que j'avais effectué au début de l'année à mon retour du Japon, mais cette fois en douceur, par étapes, progressivement, vêtement par vêtement, livre par livre, une brosse à dent à la fois, et non pas toutes mes caisses ensemble, pour faire place nette et dégager, comme j'avais dû le faire dans la douleur au début de l'année, quand j'avais fait appel à une société de taxis camionnettes pour le déménagement.

Marie avait dû arriver rue de La Vrillière maintenant, et elle devait être en train de rassembler ses affaires devant la porte cochère avec l'aide du chauffeur de taxi, les différentes pièces de son inénarrable équipement, la petite dizaine de valises et de sacs qu'elle avait ramenés de l'île d'Elbe, un fauteuil pliant en osier, un sac en cuir qui contenait, emballées une à une dans du papier journal, les douze pièces en porcelaine ornées de roses peintes et dorées d'un très joli service à gâteaux qui avait appartenu à son père, un cabas rempli de victuailles, miel, câpres, confitures, et d'herbes du maquis, débordant de fenouil et de romarin (ce qui lui manquait toujours à Marie, je trouvais, quand elle voyageait, c'était des animaux vivants, un chat ou des perruches, qu'elle aurait pu transporter dans des petites cages ajourées portatives). Je regardais la Place de la Bourse au loin, dont l'animation se devinait sous la pluie au débouché de la rue des Filles-Saint-Thomas. Je n'osais pas me l'avouer explicitement, mais ce j'attendais là maintenant à la fenêtre, c'était — déjà — un coup de téléphone de Marie. J'espérais recevoir son coup de téléphone avant d'avoir même quitté la fenêtre, avant même d'avoir eu le temps de faire quoi que ce soit dans l'appartement, ouvrir mon courrier ou commencer à vider mon sac de voyage, pour pouvoir lui dire, en décrochant, avec une modestie amusée nuancée d'un zeste de triomphe : « déjà ?! », et cette demi-heure interminable passée à la fenêtre du deux pièces de la rue des Filles-Saint-Thomas à attendre le coup de téléphone de Marie fut comme un condensé, en miniature, des deux mois d'attente vaine que

j'allais vivre en attendant un signe de sa part. Dans les premiers instants, c'était encore la fièvre et l'impatience qui dominaient, le sentiment amoureux réactivé par les jours passés ensemble à l'île d'Elbe, que je sentais en moi aiguisé et brûlant, le désir intact d'entendre sa voix au téléphone — sa voix peut-être intimidée, douce, enjouée, qui me proposerait de nous revoir dès ce soir —, puis, à mesure que les minutes passèrent, et, bientôt, les heures, les jours et les semaines, sans que Marie ne se manifestât en aucune manière, mon impatience initiale fit place peu à peu au fatalisme et à la résignation.

Mes sentiments à l'égard de Marie passèrent alors progressivement de la tendresse impatiente des premiers instants à une sorte d'agacement que j'essayais encore de contraindre. Mais, à mesure que le temps passait (les minutes, puis, à l'échelle plus vaste du temps, les mois entiers de septembre et d'octobre), je ne cherchai plus rien à contraindre et finis par laisser libre cours à mon ressentiment. Mes yeux se décillèrent et je pris conscience combien Marie, dans le fond, m'agaçait et m'avait toujours agacé. Son ultime inconstance, de m'inviter à passer deux semaines avec elle à l'île d'Elbe, pour me négliger ensuite et ne plus me faire aucun signe, n'en était que le dernier avatar. Mais, jusqu'à présent, j'avais plutôt observé que Marie m'agaçait exclusivement quand je me trouvais en sa présence — c'était alors ses manières qui m'irritaient, son impulsivité, ses volte-face, ses contre-temps, des bricoles, des détails infimes, des riens exaspérants, sa façon enjouée de tout égarer et de laisser les tiroirs ouvert (le pire peut-être, les tiroirs ouverts, l'impardonnable !) — bref, ce qui faisait l'essence même de son charme, que je voyais soudain inversé, comme un négatif photographique qui présente la face opposée d'une même chose, et que, dès qu'elle n'était plus là, dès que cette Marie tuante disparaissait de ma vue, toute irritation s'évanouissait comme par enchantement pour laisser s'épanouir dans mon esprit une autre Marie, également réelle, la Marie pleine de charme et d'imprévisibilité qui m'avait séduit dès le premier instant. Aussitôt, alors, elle me manquait, mon anarchiste, et je voulais la revoir, rien n'aiguisait autant mon amour pour elle que son éloignement, fût-ce de quelques centimètres, et je ne parle même pas de son absence. Mais, ce qui était nouveau maintenant depuis notre retour de l'île d'Elbe, c'est qu'elle réussissait l'exploit de m'agacer même quand elle n'était pas là. Cette irritation nouvelle, cet agacement plus foncier, qui avait sans doute pris naissance là devant la fenêtre par dépit d'être délaissé et qui n'avait fait que s'amplifier dans les mois à venir, était peut-être le signe que j'étais en train de me préparer intérieurement à notre rupture et que je commençais insensiblement à m'y résoudre — à ceci près, et la nuance est de taille, qu'il se pouvait très bien que, si Marie m'agaçait ainsi *quand* elle n'était pas là, c'était peut-être tout simplement *parce que* elle n'était pas là.

Mais, il y avait aussi ceci d'étrange et de constant dans mon amour pour Marie, c'est que dès que quelqu'un s'avisait de la critiquer — fût-ce moi-même, et avec les meilleurs arguments du monde, à bon droit et en toute pertinence — je ne pouvais m'empêcher de voler immédiatement à son secours, comme dans certains couples, où celui qui défend bec et ongles son conjoint est pourtant le mieux placé pour connaître l'étendue de ses défauts. En fait, je n'avais pas besoin de détracteurs extérieurs pour penser tout le mal qu'il convient de Marie, je me suffisais amplement à moi-même. Et, durant cette interminable demi-heure passée devant la fenêtre à

attendre son coup de téléphone, j'allais connaître toutes les nuances imaginables du sentiment amoureux en montagnes russes que j'éprouvais pour elle, l'aimant et la maudissant tour à tour, passant sans transition d'une précautionneuse montée vers le sommet amoureux pour basculer aussitôt sur la pente escarpée de l'agacement et des irritations, en mesurant aux serremments incessants de mon cœur en permanence retourné par ses hauts et ses bas, combien, finalement, je l'aimais.

Je savais très bien que Marie était agaçante au possible (elle était sans doute la personne la plus énervante que je connaisse, personne n'avait comme elle ce don de me mettre hors de moi en un rien de temps). Je savais pertinemment, avec ses dénigreur — qui n'en savaient pas le quart —, qu'elle était frivole, légère, insouciant et superficielle, mais j'avais à peine effleuré mentalement cette vilaine dentelle d'adjectifs dépréciatifs, que je voyais aussitôt la face opposée de ces griefs, leur face cachée, intérieure, dissimulée aux regards, comme la doublure rembourrée et inusable d'une frêle parure trop voyante. Car si des éclairs de paillettes et de strass aveuglaient toujours le premier regard qu'on portait sur Marie, ce serait la méconnaître de la limiter à l'écume permanente qui bouillonnait autour d'elle. Une vague plus consistante la portait dans la vie, intemporelle, inéluctable. Ce qui caractérisait Marie, et rien d'autre, c'était l'émanation soudaine d'un jaillissement de joie sans mélange, un ravissement pur, natif et indicible, la simple béatitude d'être au monde, qu'elle éprouvait parfois, le visage en pleurs, en esquissant un sourire dans ses larmes de joie. Marie, mon amour, cette peste — tu sais, quoi, Marie, tu me fais chier — était émouvante comme personne.

J'ignore si Marie avait déjà éprouvé cette forme d'exaltation particulière, si elle l'avait déjà éprouvée intimement, mais tout, dans son attitude, témoignait chez elle de cette aptitude à pouvoir s'harmoniser avec le monde. Car de même qu'il existe un sentiment océanique, on peut parler en ce qui concerne Marie de *disposition océanique*. Marie — et elle seule — avait cette capacité singulière, ce don, cette faculté miraculeuse, de parvenir, dans l'instant, à ne faire qu'un avec le monde, de connaître l'harmonie entre soi et l'univers. Tout le reste de sa personnalité — Marie, femme d'affaires, Marie chef d'entreprise, qui signait des contrats et faisait des transactions immobilières à Paris et en Chine, qui connaissait le cours quotidien du dollar et suivait l'évolution des places boursières, Marie, créatrice de mode qui travaillait avec des dizaines d'assistants et de collaborateurs dans le monde entier, Marie, femme active, urbaine, de son temps, qui vivait dans des grands hôtels et traversait les halls d'aéroports avec des lunettes noires et en trench-coat mastic dont la ceinture pendait au sol en poussant péniblement devant elle deux ou trois chariots qui contenaient des monceaux de bagages, valises, sacs, pochettes, cartons à dessins, rouleaux à photos (mais pas d'animaux vivants, à part, accessoirement, un pur-sang — une paille — la dernière fois qu'elle était revenue de Tokyo) — la caractérisait également, mais seulement superficiellement, l'englobait sans la définir, la cernait sans la saisir, et n'était que vapeurs et embruns au regard de cette disposition foncière qui seule la caractérisait entièrement, la *disposition océanique*. Marie, toujours, trouvait intuitivement l'accord spontané avec les éléments naturels, avec la mer, dans laquelle elle se fondait avec délice, nue dans l'eau salée qui enrobait son corps, avec la terre, sèche, ou un peu gluante, quand elle venait d'être arrosée, dont elle aimait le contact physique, primitif et grossier, dans la paume de

ses mains. Marie ignorait la dimension sociale de l'existence, même si elle atteignait d'instinct sa dimension cosmique, et elle se comportait avec la même simplicité naturelle avec toutes les personnes avec qui elle était en relation, ignorant l'âge et le protocole, la préséance et l'étiquette, et déployant, avec chacun, les mêmes gentillesses attentionnées, les mêmes grâces de finesse et de bienveillance, les charmes de son sourire et de sa silhouette, que ce soit un ambassadeur de France qui la recevait à dîner dans sa résidence en marge d'un défilé ou d'une exposition, aussi bien qu'un menuisier dans un musée où elle allait exposer, la femme de ménage avec qui elle s'était fait copine ou le dernier stagiaire engagé dans la maison de couture *Allons-y Allons-o*, ne voyant en chacun d'eux que l'être humain qu'ils étaient sans s'intéresser le moins du monde à leur rang, comme si, sous les atours de l'adulte, et sa prestance d'artiste reconnue, c'était l'enfant qu'elle avait été qui subsistait dans la société, avec son fond inaltérable d'innocence et de bonté. Il y avait pour elle comme une abstraction radicale de la réalité sociale des choses, une abrasion, et elle déambulait dans la vie comme si elle était toute nue en permanence, le « comme » étant même superflu avec elle, tant elle évoluait souvent vraiment nue, non pas comme les cordonniers qui sont toujours les plus mal chaussés, parce qu'elle était couturière, mais parce que cette nudité, partielle ou de préférence totale, à la maison ou dans les jardins de la propriété de l'île d'Elbe, au nez éberlué de créatures qui la suivaient des yeux avec ravissement, papillon qui avait trouvé son alter ego dans la nature ou petits poissons émoustillés qui frétilaient entre eux, quand ce n'était pas moi-même, témoin fortuit de son innocente lubie, qui pour un rien la faisait se balader à poil sous une vieille chemise bleu de son père dans les jardins de la propriété, mais parce que cette nudité était le signe de son adéquation consubstantielle au monde, dans ce qu'il a de plus essentiel et permanent depuis des centaines de milliers d'années.

Comme nous revenions de l'île d'Elbe, c'étaient ces images qui me revenaient naturellement de Marie à présent, Marie nue dans la mer ou plus nue encore, car offerte aux regards, qui se faisait sécher au soleil sur les rochers. Je regardais dehors un Paris pluvieux et grisâtre par la fenêtre en laissant vagabonder librement mes pensées et Marie m'apparaissait et s'activait littéralement en moi, sans que je fasse le moindre effort de conscience délibéré. J'ignore si elle savait combien elle était vivante à ce moment-là dans mon esprit, comme si, à côté de la Marie réelle qui devait avoir rejoint maintenant l'appartement de la rue de La Vrillière, où elle avait dû commencer à défaire ses valises, se trouvait une autre Marie, libre, autonome, indépendante d'elle-même, qui n'existait que dans mon esprit, où je la laissais se mouvoir librement et s'animer dans mes pensées, tandis qu'elle s'incarnait dans la propriété de son père et se mettait à nager nue dans mes souvenirs. Je la revoyais alors dans le petit jardin de l'île d'Elbe, cette Marie dédoublée, ma Marie personnelle, vêtue d'un simple maillot de bain, qu'elle avait abaissé et roulé à la taille parce qu'elle avait trop chaud, et parfois même vêtue de moins encore qu'un maillot de bain (seul un sarment de vigne alors, comme dans la peinture classique, cachait son intimité aux regards). Je m'avançais vers elle, et je devinais sa silhouette dénudée à travers les branchages du petit jardin qui frémissaient de brise légère, la peau de ses épaules ocellée de miroitements de soleil, accroupie au pied d'une jarre, malaxant le terreau à pleine main et tassant, égalisant, la terre autour de jeunes pousses qu'elle venait de replanter et qu'elle arrosait en regardant le ru menu qui sortait du tuyau

d'arroser avec une extrême attention, une sorte de fixité méditative qui semblait absorber toute sa personne (incidemment, je lui effleurais l'épaule en la rejoignant et je lui disais qu'elle pourrait peut-être mettre un chapeau — ça se fait, quand on est nue —, et elle haussait les épaules, ne répondait même pas). Et je me rendais compte alors que j'étais en train de ressasser toujours les mêmes images, que c'était toujours les mêmes images estivales de Marie qui me venaient en tête, comme filtrées dans mon esprit, épurées des éléments désagréables, et rendues plus attendrissantes encore par la distance qui me séparaient d'elles dans l'espace et le temps. Mais tout véritable amour, et même, plus largement, toute œuvre, toute entreprise, fût-ce l'éclosion d'une fleur ou l'épanouissement d'un arbre, n'ayant qu'un seul objet pour horizon, et l'objectif unique de persévérer dans son être, n'est-il pas toujours, nécessairement, un ressassement ? Et, quelques semaines plus tard, reprenant cette idée de ressassement associée à l'amour, j'aiguise encore un peu ma formulation, en demandant à Marie, si l'amour, quand il durait, ce qui était le cas du nôtre, pouvait être autre chose qu'un ressassement, une continuelle reprise — une resucée ?

Marie ne me donna quasiment plus signe de vie dans les deux mois qui suivirent notre retour de l'île d'Elbe (et je finis, à regret, par quitter la fenêtre). Lorsque, un matin, sur mon ordinateur, trois semaines après notre retour, je vis apparaître dans ma boîte aux lettres électronique le nom de Marie en caractères gras, Marie de Montalte, j'éprouvai une émotion intense, je lus et relus son nom sur l'écran, retardant le moment d'ouvrir le message. J'essayais d'imaginer ce qu'il pouvait contenir. Même si l'objet du message (aucun objet) n'incitait pas tellement aux abandons de la rêverie, j'espérais quand même percevoir un signe entre les lignes, un indice, une ombre prometteuse enfouie. Le message avait été envoyé le 28 septembre à 11 heures 42min 14s. Mais seule cette date, et la solennité de sa précision, était de bon augure (pour le reste, le message disait simplement : « Est-ce que c'est toi qui as les duplicatas des appels de fond pour la copropriété ? Tu peux me les envoyer si tu les retrouves, j'en ai besoin pour le syndic. Bisous. M. »).

Un jeudi soir de la fin octobre, comme je me trouvais par hasard à la même place devant la fenêtre que le jour de mon retour de l'île d'Elbe, je reçus un coup de téléphone de Marie dans le deux-pièces de la rue des Filles-saint-Thomas. C'était en début de soirée, je venais de finir de diner en célibataire dans la cuisine en écoutant la radio. J'avais regagné ma chambre et je regardais l'immeuble d'en face par la fenêtre, qui était en travaux et comptait un appartement entièrement désossé au troisième étage, la façade avait disparu et laissait ses entrailles à nu, comme après un ouragan ou un tremblement de terre. Trois ou quatre ouvriers allaient et venaient là sur des bâches en plastique qui recouvraient le plancher de ce qui avait dû être un jour un salon, éclairés par des lampes de chantier et des hallogènes. La scène avait quelque chose si ce n'est d'hallucinogène, de très peu parisien (ou je ne m'y connais pas), et semblait plutôt se dérouler dans une grande métropole asiatique, où les travaux du bâtiment sont fréquents au cœur même de la nuit (mais nous étions bien à Paris, et j'entendais derrière moi au fond de l'appartement la radio restée allumée dans la cuisine qui diffusait, atténuée par la distance, la fin des informations de 21 heures sur France-Inter). A peine le téléphone se mit-il à sonner dans la chambre que j'eus la certitude que c'était Marie qui m'appelait, et cela éveilla aussitôt un

double écho en moi, d'abord parce que je me trouvais à l'endroit exact où j'attendais son coup de téléphone depuis deux mois, si bien que mon pressentiment semblait en train de se réaliser, même si c'était avec un décalage de deux mois (mais Marie avait toujours été un peu en retard), et que ce coup de téléphone que j'avais tant espéré recevoir au même endroit deux mois plus tôt à mon retour de l'île d'Elbe, était bien en train de me « surprendre » à la fenêtre, et me surprit même si bien, qu'il me fit éprouver immédiatement une inquiétude diffuse, tant il rappelait d'évidence celui que j'avais reçu fin juin de Marie dans ce même deux pièces de la rue des Filles-Saint-Thomas — même les battements accélérés de mon cœur semblaient être une citation exacte de ce que j'avais ressenti à ce moment-là —, quand elle m'avait appelé à l'aide et que j'avais accouru en pleine nuit rue de La Vrillière le jour de la mort de Jean-Christophe de G. Je m'emparai du téléphone et décrochai pensivement en gardant le regard fixé dehors sur la pluie, qui semblait elle aussi être un rappel, une évocation, une citation climatique de la nuit de la mort de Jean-Christophe de G., même si, ce soir, il pleuvait beaucoup moins que lors de cette nuit de juin, quand un terrible orage avait éclaté au-dessus de Paris vers deux heures du matin, comme l'ultime dénouement de l'épisode caniculaire qu'il avait achevé en coup de cymbales paroxystique — et j'entendis alors la voix de Marie dans le téléphone, qui dit simplement « allo » et marqua un temps d'arrêt, ne parla pas tout de suite (un court instant, je crus que c'était encore une mort qu'elle allait m'annoncer) — j'entendais sa respiration, son silence —, Marie, irrésolue, hésitante, qui ne disait rien et finit par me demander si nous pouvions nous voir ce soir. J'aimerais te voir, me dit-elle d'une voix douce, j'ai quelque chose à te dire, et elle n'en dit pas plus, elle me fixa rendez-vous, une heure plus tard, dans un café de la place Saint-Sulpice.

Je demeurai encore un long moment à la fenêtre après avoir raccroché, ému, désorienté, intrigué par les rares paroles prononcées par Marie. Je réfléchissais au peu qu'elle m'avait dit, ce peu qui contenait pourtant l'énigmatique « j'ai quelque chose à te dire » d'autant plus déroutant qu'elle ne disait pas quoi — et que je me suis naturellement tout de suite demandé ce que cela pouvait être, ce qu'elle avait à me dire. Ce vide qu'elle avait laissé dans la conversation — ce manque, cette absence — laissait place à toutes les hypothèses, de la plus banale à la plus tragique (une mort, encore une fois, puisque, chaque fois qu'elle m'avait téléphoné la nuit à l'improviste, c'était pour m'annoncer la mort de quelqu'un, son père, deux étés plus tôt, et Jean-Christophe de G., ici même, en juin dernier), et permettait toutes les conjectures, sans que rien ne permît d'en étayer aucunes.

Je quittai le deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas et marchai sous la pluie jusqu'à Etienne-Marcel pour me rendre au rendez-vous en métro. Au débouché des escaliers de la station Saint-Sulpice, je m'engageai dans la rue du Vieux Colombier et rejoignis la place Saint-Sulpice en longeant les vitrines des magasins de mode dans la pénombre. Je pressais le pas sous la pluie, un mauvais crachin qui semblait ne pas vraiment mouiller les vêtements mais, à force de les brumiser continûment, finissait par imprégner les tissus en profondeur. Un taxi passait de temps à autre dans le quartier, dans de molles éclaboussures de pluie. Paris semblait désert ce soir. Il n'était pas très tard, un peu plus de neuf heures et demie, mais il n'y avait quasiment personne dans les rues. La place Saint-Sulpice semblait abandonnée, les jets d'eau à l'arrêt, la façade de l'église silencieuse drapée dans ses bâches grisâtres,

toujours recouverte de ses immémoriaux échafaudages. Il régnait une ambiance automnale sur Paris, les branches dénudées des arbres se tordaient mollement à l'occasion sous une rafale de vent, quelques feuilles mortes glissaient au ras du sol, tandis que d'autres, aplaties, écrasées, jonchaient le pavement de la place entre les bancs vides. On apercevait de loin le café de la Mairie, où nous avions rendez-vous, éclairé dans la nuit comme la passerelle de navigation d'un navire immobile, avec ses lumières jaune doré allumées dans l'avant-salle derrière les vitres. Devant le café, des tables retenues par des chaînes étaient empilées les unes sur les autres dans une sorte d'annexe à l'abandon dressée sous une tente transparente surmontée d'un auvent en tissu rouge. J'entrai dans le café, et j'allai m'asseoir devant la fenêtre dans la salle presque vide, je commandai une bière. Marie n'était pas encore là, j'étais très en avance.

Nous n'étions que quatre ou cinq clients disséminés dans le café désert, et derrière le comptoir se trouvaient un patron et deux serveurs, si bien que lorsque je commandai une autre bière, un petit quart d'heure après mon arrivée, elle me fut apportée immédiatement. Les autres clients, répartis assez loin les uns des autres, étaient tous silencieux, chacun isolé, seul devant un ordinateur ou manipulant un agenda électronique. Un type en cravate, à deux tables côté de moi, lisait *Le Monde*, en dépliant à l'occasion bruyamment les pages pour les tourner, en profitant pour se croiser ou décroiser les jambes dans le même ample mouvement synchrone en laissant apparaître un rai de peau nue au-dessus des chaussettes. Les vitres étaient couvertes de buée dans l'espèce de terrasse en aquarium où nous nous trouvions, et il y avait de multiples traces de pas et d'humidité par terre. Il faisait un peu froid et humide, mais c'était plutôt une odeur chaude, confortable, qui régnait dans le café, une odeur de matin tôt, de café crème et de croissants, indissociable de l'odeur de la fumée de cigarette, si bien que c'était cette odeur de petit matin enrobée d'un fumet de café crème mêlé de cigarette que j'avais l'impression de respirer, alors que personne ne fumait et que, à la place des cafés crèmes, c'était plutôt des verres de vin blanc que l'on buvait autour de moi.

Assis là dans un angle de cette terrasse couverte qui empiétait sur le trottoir, je guettais l'arrivée de Marie dans la nuit. J'observais la place Saint-Sulpice à travers les vitres, et je ne pouvais m'empêcher, chaque fois qu'un bus se présentait à l'arrêt Saint-Sulpice, un 63 ou un 87, de chercher Marie du regard à l'intérieur, j'observais les gens qui descendaient et se dispersaient dans les rues avoisinantes, et puis je voyais les bus repartir et s'éloigner lentement sous la pluie, toutes vitres allumées, vers la Seine ou les Invalides. Je buvais une gorgée de bière et je continuais d'attendre Marie en songeant à l'année écoulée, je repensais à notre récent séjour à l'île d'Elbe et au voyage que nous avons fait ensemble au Japon au début de l'année. C'est là que tout avait commencé, au Japon, au début de cette année, c'est là que nous avons rompu, c'est dans cette chambre de ce grand hôtel de Shinjuku que nous nous étions vus pour la dernière fois au Japon, à moins que ce ne soit lors de notre visite au *Contemporary Art Space* de Shinagawa que j'avais soudain disparu pour m'enfuir à Kyoto. Je ne sais plus, peu importe. Toujours est-il que, si nous étions partis ensemble à Tokyo lors de ce voyage, Marie et moi, nous sommes rentrés séparément, chacun pour soi, sans plus se parler, sans presque plus se faire signe. J'avais ensuite déménagé à mon retour à Paris pour m'installer rue des Filles-

Saint-Thomas et nous ne nous étions plus revus, ou à peine, de tout le printemps, jusqu'à cette nuit tragique de juin, la nuit de la mort de Jean-Christophe de G.

Mais ce que Marie ignorait — et qu'elle ignore toujours — c'est que j'étais présent, moi aussi, le soir du vernissage de son exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa.

Car il y a beaucoup de choses que Marie ignorait encore sur la fin de mon séjour au Japon. A mon retour à Tokyo — car j'étais repassé à Tokyo après le bref l'intermède de Kyoto, mais je ne l'avais pas prévenue, je ne lui avais plus fait signe —, j'avais pris une chambre dans un petit hôtel de la chaîne Toibu, non loin de la station JR de Shinagawa, à l'enseigne d'un pâle trèfle vert stylisé. Je n'avais rien de particulier à faire à Tokyo et j'ai passé là trois ou quatre jours seul dans cette petite chambre, désœuvré, en chaussettes sur le lit, méditant avec mélancolie cette vérité paradoxale qui s'affirmait à moi chaque jour avec davantage d'évidence, que les journées sont affreusement longues et la vie dramatiquement courte. N'ayant pas réussi à joindre Marie au téléphone le soir même de mon retour à Tokyo, les choses s'étaient alors nouées inextricablement pour moi, et je n'avais plus trouvé la force, le désir ou l'énergie, de la rappeler ensuite dans la chambre déserte du grand hôtel de Shinjuku où elle devait attendre de mes nouvelles. Connaissant la date du vernissage de son exposition, j'avais résolu de la retrouver là — sans la prévenir, pour lui faire la surprise en quelque sorte.

Le soir du vernissage, je m'étais préparé avec appréhension dans ma chambre d'hôtel pour aller la retrouver. Je m'étais douché longuement, je m'étais rasé dans le petit cabinet de toilette de la chambre d'hôtel, devinant à peine mes joues dans les brumes de vapeurs qui embuaient le miroir. A mesure que je détachais des rectangles de mousse sur mon cou, le long de mes joues, dans ce geste rituel que j'accomplissais depuis plus de vingt ans, j'avais le sentiment de me retrouver peu à peu, de refaire surface après une longue absence, ou une simple parenthèse douloureuse, sentiment encore renforcé par le fait que, la buée se dissipant peu à peu, mon visage réapparaissait progressivement dans le miroir, se recomposait par fragments, libérant d'abord le regard — l'inquiétude du bleu gris de mes yeux —, le nez, puis la bouche, les lèvres, et, quand mon visage fut de nouveau complet, je me mis à l'examiner, je le regardais posément, mes pupilles se déplaçant imperceptiblement le long de mes traits immobiles. Je survolais lentement mon visage du regard, je le détaillais longuement, curieux, attentif, essayant de guetter ce que je ressentais maintenant, à quelques heures de retrouver Marie. Je ne sais pas — de l'inquiétude.

J'enfilai mon grand manteau gris noir et je quittai la chambre en début de soirée. Dehors, il faisait nuit, l'air était frais, l'atmosphère très claire, pure et transparente. J'avais laissé derrière moi les lumières de la station de JR de Shinagawa, et je suivais dans l'ombre un boulevard qui avait des allures d'autoroute urbaine peu éclairée. Je dus enjamber un parapet de sécurité pour continuer mon chemin vers le sud. Le quartier était de nouveau plus résidentiel, et j'examinais entre mes doigts le plan sommaire que j'avais griffonné sur un papier, guettant le moment où je devrais tourner à gauche pour rejoindre le musée. Apercevant alors devant moi la grande

façade sombre du siège social d'une société japonaise, je fis un étonnant lapsus visuel, en lisant SORRY, plutôt que SONY, en lettres bleutées au fronton du bâtiment. Je passai devant l'étrange inscription murale silencieuse qui avait surgi dans mon esprit ou dans la nuit comme un aveu subliminal, et, continuant de progresser ainsi le long du boulevard, perdu dans mes pensées, je me rendis compte que je m'étais avancé trop loin et je revins sur mes pas en approchant de Gotenda. Je ne sais combien de temps je tournai ainsi dans le quartier. Je m'étais égaré, l'inquiétude s'était emparée de moi, la peur de m'être perdu s'ajoutant à l'anxiété que j'éprouvais à la perspective de retrouver Marie.

Il régnait une animation de grand soir sur le parking de hôtel de luxe qui jouxtait le *Contemporary Art Space* de Shinagawa, une multitude de taxis arrivaient et déchargeaient des clients qui se rendaient à l'exposition, repartaient dans la nuit dans un ballet ralenti de pinceaux de phares, tandis que d'autres taxis arrivaient, isolés, des reflets dansants sur le métal de leurs portières aux couleurs acidulées. Des limousines et quelques voitures officielles étaient garées le long d'un bosquet qui jouxtait le parking, et les chauffeurs gantés, la casquette à la main, attendaient en fumant une cigarette dans la pénombre. Un policier harnaché d'un gilet autoréfléchissant réglait la circulation dans les contreallées, guidaient les voitures d'un mouvement ralenti de matraque rouge luminescente le long de barrières disposées en épi. De toutes parts, des groupes d'invités s'attardaient sur le parking, en manteaux sombres et habits de soirée, une invitation à la main, comme avant un concert, devant un Opéra, avec ici et là quelques tenues plus excentriques, lunettes colorées et coiffures voyantes, écharpes fluorescentes, touches de rose flashy et de fuschia. Certains invités s'étaient déjà engagés dans l'allée, et je m'étais mis à suivre le mouvement, je descendais le chemin en direction du musée, la tête baissée, craignant le regard des autres invités, même si la menace était diffuse, je ne connaissais personne et personne ne semblait s'intéresser à moi. Des bribes de conversations en toutes langues parvenaient à mes oreilles dans l'air froid de la nuit, je captais des morceaux de phrases sorties de leur contexte, fragments incohérents, propos décousus ("*but it's exactly what I told him*"), ou plaisants ("*franchement, tu ne trouves pas qu'il est un peu trop petit, mon chapeau*"), télescopés, incompréhensibles, en anglais, en français, en japonais (la plupart des langues me laissaient indifférents, mais chaque fois que j'entendais parler français, je ressentais une brusque bouffée d'inquiétude, et j'accélérais le pas, ou je ralentissais, pour laisser le danger s'éloigner). L'allée, peu éclairée, continuait de s'enfoncer dans les sous-bois, on devinait les ombres effilées des arbres qui descendaient en pente douce vers un petit lac. A mesure que nous nous enfonçons dans le noir, le bruit des conversations s'atténuait, comme si l'obscurité invitait à baisser la voix, et c'est presque en chuchotant qu'étaient effectués les derniers mètres qui menaient au musée.

A l'approche du musée, par delà le grand mur d'enceinte recouvert de tuiles bleues qui en protégeait l'accès, se faisait entendre le souffle d'une rumeur continue, un brouhaha puissant et ininterrompu, éclats de voix plus claires, rires, exclamations, où se mêlaient quelques notes tamisées de musique classique qui venaient de nulle part et allaient se perdre nonchalamment dans le ciel. Les deux battants du grand portail métallique étaient ouverts, et, d'un coup, alors, dans la nuit, apparaissait la silhouette

illuminée du *Contemporary Art Space de Shinagawa*, qui tranchait par sa radicalité architecturale dans l'écrin de verdure enténébrée qui l'abritait. Un couloir de lanternes traditionnelles posées à même le sol traçait un chemin de lumière dans le parc, une haie de petites flammes vivantes, ambrées et torsadées, qui guidait les invités vers le bâtiment principal. Une centaine de personnes se pressait là dans les allées, leurs dos en mouvement ondulant dans les lueurs fauves des photophores. Un attroupement s'était formé devant l'entrée, et des jeunes hommes en costumes contrôlaient les cartons d'invitation, renvoyaient certains invités vers une table d'accueil, où des hôtes, assises devant des petits cartels imprimés avec les mentions PRESS ou GUESTS, cochaient des noms sur d'épaisses listes à plusieurs feuillets, remettaient des enveloppes nominatives, parfois des catalogues. Arrivé devant l'entrée, je me désolidarisai soudainement du courant de la foule et je rôdai un instant sur place, indécis, dans mon grand manteau gris noir. Je n'avais évidemment pas de carton d'invitation, et je n'avais pas l'intention de me présenter pour me faire annoncer auprès de Marie. Je n'essayai même pas d'entrer, je jetai un simple coup d'oeil furtif à l'intérieur par-dessus la sorte de barrière invisible que constituaient les deux jeunes hommes en costume qui veillaient sur l'entrée. Je cherchai un instant Marie du regard dans l'animation du hall, craignant autant de me trouver en face d'elle que de ne pas la trouver. Mais je n'aperçus pas Marie dans la foule. Le grand hall de marbre noir grouillait de monde, un vestiaire provisoire avait été dressé sous une structure métallique amovible, et de jeunes employées recueillaient les manteaux en échange de jetons rouges qui cliquetaient sur le comptoir. Débarrassées de leurs manteaux, les femmes apparaissaient en robes du soir, épaules nues, soies citron et safran, talons aiguilles, jupes en cuir et bas résilles, qui les faisaient frissonner dans les courants d'air en s'enrobageant les bras du bout des doigts avant de se hâter vers les salles d'exposition.

J'étais toujours dehors aux portes du musée, arrêté devant cette frontière symbolique sur laquelle veillaient les deux jeunes hommes en costume, et je cherchais un moyen d'entrer dans l'exposition en contournant le barrage, quand, observant attentivement l'intérieur du musée, j'aperçus une salle de contrôle dans un renfoncement du hall. La porte était restée ouverte, et on devinait la silhouette d'un gardien dans la pièce, qui était assis devant une rangée d'écrans de contrôle, parmi une multitude de points lumineux rouges et verts qui brillaient dans la pénombre comme sur le tableau de bord d'un Boeing. Les moniteurs diffusaient une mosaïque d'images bleutées silencieuses, pour la plupart statiques et fortement pixellisées, parfois instables, légèrement saccadées. La rangée supérieure des écrans se concentrait sur les environs du musée, aussi bien sur l'allée qui menait vers le lac, où l'on apercevait encore des invités qui descendaient le chemin dans les sous-bois, que sur le grand hall de marbre noir au seuil duquel je me trouvais. Sur l'autre rangée de moniteurs, tous les écrans diffusaient des images de l'intérieur du musée, mais on ne percevait aucun détail précis, seulement un grouillement continu de foule indifférenciée qui se pressait dans les salles d'exposition. Je fis un pas en avant, m'approchai pour mieux voir et, debout au seuil de l'entrée, je me mis à passer les écrans en revue, je scrutai leur surface les uns après les autres, les détaillant avec soin, essayant de faire surgir la présence de Marie de la trame électronique d'un moniteur, pour apercevoir soudain, sur un de ces écrans, sa silhouette émouvante perdue au milieu de la foule — mais il n'y avait pas de trace de Marie sur les écrans.

Où était-elle, Marie ? A quoi ressemblait-t-elle, ce soir ? Quels étaient son expression, son visage, comment était-elle habillée ? Marie, tellement absente maintenant. Je sentais sa présence invisible, très forte, puissante, attractive, je la sentais présente dans le musée, elle devait être là, physiquement, dans les salles d'exposition, de l'autre côté du hall auquel je n'avais pas accès, à quelques dizaines de mètres de moi, à m'attendre peut-être, à guetter mon arrivée, et je ne pouvais pas l'atteindre, je me trouvais arrêté par cette frontière symbolique, ce barrage virtuel, que rien de rationnel, pourtant, n'aurait dû m'empêcher de franchir. Rien, si ce n'est mon anxiété, mon amour et ma névrose.

C'est alors que le gardien qui me tournait le dos dans la salle de contrôle se retourna machinalement et m'aperçut, son regard se posa sur moi à travers la cloison semi-opaque qui nous séparait, un regard distrait, vide, mais je fus immédiatement persuadé qu'il m'avait reconnu, et même identifié, car il m'avait déjà vu dans mon grand manteau gris noir, ce grand manteau gris noir que je portais également le soir où j'étais repassé au musée à mon retour de Kyoto, quand j'avais forcé le passage pour pénétrer dans le musée, de nuit, agité, agressif, un flacon d'acide chlorhydrique dans la poche de ma veste. Il m'avait reconnu, et je fis immédiatement demi-tour pour lui échapper, je m'éloignai à grand pas dans la nuit, je repris le chemin de la sortie pour quitter le musée, les flammes des photophores vacillaient à mes pieds comme de fragiles petites fleurs tourmentées par le vent. J'avais relevé le col de mon manteau et je pressais le pas dans l'allée, croisant encore quelques invités qui arrivaient au vernissage, que je bousculais de l'épaule, zigzagant, me frayant un passage, quand j'aperçus soudain les deux points rouges luminescents des caméras de surveillance du portail métallique, et je sus d'instinct que j'étais toujours dans l'image des écrans de contrôle, et qu'on me suivait des yeux, qu'on s'était peut-être même regroupé dans la salle de contrôle pour suivre ma progression, suivant ma silhouette d'écran en écran. Je bifurquai alors, brusquement, comme si je m'ébrouais, pour me défaire du filet d'ondes électroniques dans lequel j'étais emprêtré, sortir du champ des caméras.

Je quittai l'allée et m'engageai à grands pas sur les pelouses, m'éloignai vers les confins du parc. L'arrière du musée était complètement plongé dans le noir, il n'y avait plus de caméras de surveillance, il ne pouvait plus y en avoir, je n'apercevais plus aucun de ces points rouges laser témoins de leur présence. J'évoluais dans les ténèbres, j'avais ralenti l'allure pour ne pas rencontrer d'obstacle, et je frôlais le mur de la main pour me guider et continuer à progresser. De longs camions blancs laqués étaient garés dans la pénombre derrière le bâtiment, des camions de traiteurs qui stationnaient devant les portes de service à l'arrière du musée, et je me faufilai entre les flancs des véhicules, débouchai devant les cuisines, dans un îlot mal circonscrit protégé de barrières et de poubelles, qui faisait office à la fois de garde-manger et de débarras, rempli de caisses grises en plastique pleines de verres neufs calibrés, de cartons de bouteilles entreposés en pile, de plateaux de cocktail en attente encore recouverts d'un film transparent. Je m'arrêtai, et je ne bougeai plus, je retins mon souffle et je prêtai l'oreille. Rien, pas un bruit, je ne percevais aucune animation derrière moi, pas un bruit dans le parc non plus.

Je laissai s'écouler encore quelques instants et je me remis en route. C'est alors que je fus attiré par un bruit, une rumeur plutôt, confuse, que je ne parvins d'abord pas très bien à localiser. Je levai la tête et j'aperçus de la lumière sur les toits, des reflets de clarté diffuse qui provenaient sans doute de l'intérieur du musée. Je me hissai sur un muret et j'examinai les environs afin d'étudier la possibilité d'accéder aux toits. Il n'y avait pas un bruit alentour, j'étais seul dans la nuit à l'arrière du musée. Plaquant prudemment mes mains contre le mur, je continuai à progresser en équilibre sur le muret, escaladai un rebord qui menait à une plateforme grillagée, et, de là, j'eus accès à un escalier de secours qui montait le long de la façade, protégé par un garde corps cylindrique ajouré. Je m'étais engagé dans l'escalier de secours, et je gravissais les degrés en plein air, prudemment, un peu empêtré dans mon grand manteau gris noir, m'agrippant aux barreaux, dont je sentais le contact très froid sous mes paumes, prenant garde où je posais les pieds. Je sentais mes forces faiblir, mes jambes flageolaient sous moi. Le froid était devenu plus vif à mesure que je montais, et un petit vent piquant me brûlait les joues. Je continuais à progresser le long de l'escalier de secours, quand le ciel de Tokyo m'apparut en une fois par-delà la ligne des toits, très pur, d'un noir transparent parsemé d'étoiles. La toiture du musée se détachait devant moi en silence dans l'obscurité, ornée d'une ligne piquetée de diodes électroluminescentes, qui soulignaient l'architecture en forme d'aile d'aéronautique. Les LED scintillaient faiblement dans la nuit, collier régulier de diamants d'un bleu magique, crémeux, saturé de blanc, qui avait la douceur d'un rayonnement d'étoiles et le tranchant ponctuel de lasers. Je gravis les dernières marches de l'escalier de secours, et, m'aidant de la main, posant un genou d'abord, je me hissai sur le cheneau pour accéder aux toits.

Je fis quelques pas à croupetons sur les toits, sans me redresser, évoluant sur la surface légèrement inclinée de la couverture d'aluminium, parmi des bouches d'aération qui exhalaient d'hésitants lambeaux de vapeurs dans la pénombre. J'apercevais les lumières de Tokyo de toutes parts autour de moi, tandis que le parc, en contrebas, semblait s'étendre dans un îlot de végétation aveugle qu'aucune lumière artificielle ne venait troubler. De temps à autre, par-delà la ligne noire des sous-bois qui entouraient le musée, se faisait entendre le grondement lointain d'un train de la ligne Yamanote. J'avisai alors à quelques mètres de là, dans l'air glacé de la nuit, une petite ouverture ménagée dans la surface inclinée du toit, d'où s'échappait des lueurs de lumière blanche qui se diffusaient dans la nuit. Je progressai avec prudence vers la source de lumière, m'agenouillai sans bruit devant le hublot, et, me penchant au-dessus du vitrage, je découvris la grande salle d'exposition du musée où avait lieu le vernissage. Mes yeux, accoutumés à la pénombre, furent un instant éblouis, aveuglés par l'intensité de l'éclairage qui régnait en contrebas, et je ne comprenais rien au spectacle que j'avais sous les yeux. J'apercevais des silhouettes incompréhensibles qui évoluaient en-dessous de moi, une foule dense, volubile, de laquelle émergeaient un bouquet de verres mobiles, les taches de couleur des vêtements, des mains en mouvement qui rythmaient des conversations silencieuses. Ce n'était pas la première fois que j'apercevais cette salle d'exposition, je l'avais déjà connue blanche et parfaitement déserte, impressionnante de nudité, quand j'avais accompagné Marie ici pour les premiers repérages, je l'avais connue très sombre aussi, quelques jours plus tard, sans le moindre éclairage, inquiétante, ombrée, fantomatique, quand je m'étais introduit de

nuit dans le musée et que j'avais traversé l'exposition en coup de vent, un flacon d'acide chlorhydrique à la main, et des réminiscences douloureuses de ces visions anciennes, incomplètes, fugitives, se superposaient maintenant à la scène que j'avais sous les yeux, comme si, le passé venant s'insinuer dans le présent, je ne percevais pas ces trois moments séparément, hiérarchisés par le souvenir, mais dans une seule et même image simultanée, où l'empreinte laissée sur mes sens par le passé révélait le présent. Je n'avais pas bougé, je demeurais légèrement en retrait du hublot, le corps dissimulé dans la pénombre, qui ne laissait aucune prise aux regards, pour ne pas être repéré des invités, seul le faisceau immatériel de mon regard plongeait vers la salle en contrebas. Je regardais cette foule lointaine qui évoluait en dessous de moi, et, tandis que le bruit des conversations étouffé par l'épaisseur du verre me parvenait comme une rumeur étouffée, je m'interrogeais sur la nature de la réalité que j'avais sous les yeux. Je ne savais quelle valeur accorder à ce réel engourdi qui m'apparaissait comme à travers un voile cotonneux, cette réalité tamisée, filtrée, qui avait quelque chose d'une projection en trois dimensions d'une scène issue d'un passé aboli, un monde proche et inatteignable, sur lequel je n'avais aucune prise, avec lequel je ne pouvais pas interagir, les personnages semblant évoluer non pas dans le présent mais dans un passé déjà révolu, dans des sortes de limbes — avant la naissance, après la mort — comme si je venais à l'instant de trouver une ouverture qui me donnait accès au néant. Car c'est le néant — sa cristallisation visuelle — que j'avais sous les yeux. A travers ce hublot, je voyais surgir du néant la réalité temporelle du vernissage de l'exposition de Marie, je voyais éclore la scène dans le réel avec la soudaineté imprévisible avec laquelle surviennent les éruptions solaires, qui jaillissent du chaos gazeux initial pour former un ruban de vie éphémère, hésitant, momentané, une ellipse de matière fugace qui s'échappe de manière aléatoire et demeure un instant en suspension à la lisière brûlante de l'astre avant de retomber dans le vide primordial. Plongé ainsi dans le vivier de l'infini des possibles, j'eus alors l'intuition sentimentale que la nature du néant pouvait être double, qu'il y avait en réalité deux néants, deux figures complémentaires, la mélancolique et la hideuse, le néant de ce qui a été et qui n'est plus — nos morts et nos souvenirs, ton visage le jour où je t'ai rencontré, l'infime trace de rouge à lèvres qui demeurait sur l'émail de tes dents la première fois que je t'ai vu — ce néant encore riche de l'âme de ce qu'il fut un jour, un amour qui s'éteint ou une personne aujourd'hui disparue, et l'autre, le néant de ce qui n'a jamais été — les mots non prononcés, les enfants non nés, les oeuvres non créées — ce néant aride, vain et vertigineux, fort des potentialités jamais accomplies de la vie.

Toujours immobile sur le toit, mes pensées furent alors emportées dans un siphon anéantissant et tout se confondit dans mon esprit, le passé et le présent, tandis que des éléments du futur, des éléments dont je n'aurais connaissance que plus tard, vinrent interférer avec ce que j'étais en train de vivre — car c'est ce soir-là, alors même que je me trouvais sur le toit, que Jean-Christophe de G. avait fait la connaissance de Marie. J'avais donc forcément dû apercevoir Jean-Christophe de G. ce soir-là, mes yeux avaient certainement dû se poser sur lui à un moment ou à un autre à travers le hublot derrière lequel je me trouvais, ce qui signifie que j'étais — que j'allais être ou que j'avais été — le témoin de leur rencontre.

Il n'était pas prévu que Jean-Christophe de G. se rende au vernissage de l'exposition de Marie. Cela s'était décidé le soir-même, à l'improviste, après le diner, au sortir d'un restaurant de Ginza, où l'avait convié un de ses amis, Pierre Signorelli. Massif, imposant même dans son élégant costume cintré, le corps et le visage mal assorti, un corps de pilier de rugby de cent-vingt kilos et un visage poupin et bouclé de page toscan, qui rappelait les *Portraits de jeune homme* d'Antonello de Messine ou de Filippino Lippi (davantage que les oeuvres de son homonyme, le peintre Luca Signorelli), Pierre Signorelli était un homme d'affaires d'une quarantaine d'années qui vivait à Tokyo depuis plus de dix ans. Il avait sorti de la poche de son immense manteau en laine beige pelucheuse le carton d'invitation négligemment croqué en deux de l'exposition du *Contemporary Art Space* de Shinagawa — un carton en élégant papier glacé simplement barré du titre de l'exposition : MAQUIS, qui apparaissait sur fond noir, faisant écho au sous-titre du défilé de Marie au Spiral : *Maquis d'automne* — et l'avait montré à Jean-Christophe de G. en lui proposant de l'accompagner au vernissage. Jean-Christophe de G., bien qu'il ne fût en rien familier du monde de la mode et de l'art contemporain (c'était la première fois qu'il entendait le nom de Marie, qui apparaissait sur le carton dans sa dénomination complète : Marie Madeleine Marguerite de Montalte), s'était laissé tenter par la proposition et ils avaient pris un taxi ensemble pour se rendre à Shinagawa. Tapotant distraitement contre sa cuisse le carton d'invitation que lui avait laissé Pierre Signorelli, il n'éprouvait aucune curiosité particulière pour cette exposition, mais la perspective de prolonger la soirée lors de sa première nuit à Tokyo l'enchantait. Il était arrivé au Japon le matin même, mais il n'avait pas sommeil (compte tenu du décalage horaire, il n'était pour lui qu'un peu plus de midi). L'esprit aiguisé par le sake chaud, qu'ils avaient bu en abondance au restaurant (Pierre Signorelli en avait commandé plusieurs fois, son vaste corps ne pouvant se satisfaire des doses homéopathiques de cet alcool qui se boit dans des verres qui ont la taille de dés à coudre), une douce chaleur circulait dans son sang, qui se diffusait le long de ses veines et montait jusqu'à son cerveau, et il se sentait empli d'un délicieux bien-être sur la banquette arrière du taxi. Il regardait les rues de Ginza défiler par les vitres, l'air était noir et transparent et la vie lui semblait riche de promesses inépuisables. Il éprouvait une légèreté inhabituelle à se trouver ainsi à Tokyo au seuil de cette soirée, un détachement, une insouciance, et il se déchaussa discrètement à l'arrière du taxi pour se gratter voluptueusement la plante du pied avec la fragile extrémité de tissu en fil d'Ecosse qui recouvrait ses orteils. Il se sentait conquérant ce soir (mais se félicitait de pouvoir quand même apprécier un plaisir aussi simple que de se gratter les pieds dans un taxi à l'insu d'un ami)

Le taxi les avait déposés sur le parking du grand hôtel qui jouxtait le musée. Dès le premier coup d'oeil, sortant souplement de la voiture dans les lumières tamisées du parking (tandis que son compagnon se contorsionnait avec difficulté le long de la portière pour s'extraire lourdement du véhicule), Jean-Christophe de G. avait évalué l'importance de l'événement, il avait estimé la qualité des invités et apprécié le luxe des voitures garées dans la pénombre, les limousines officielles noires aux ailes luisantes rehaussées d'un fanion national qui témoignait de la présence d'ambassadeurs. Il écoutait d'une oreille distraite les explications de Pierre Signorelli, qui boîtillait à ses côtés, le souffle court, avec une voix sifflante d'asmathique, ahanant dans son énorme manteau en laine beige pelucheuse (un manteau vraiment

très spectaculaire, et sûrement très coûteux, qui avait dû demander le sacrifice d'un troupeau de moutons ou de quelques chameaux). Jean-Christophe de G. jetait autour de lui de petits regards perçants de son oeil bleu métallique infaillible sur les personnes qui progressaient en même temps qu'eux vers le musée, et il continuait de jauger les invités, soupesant la richesse des hommes, la valeur de leur patrimoine, estimant l'élégance des femmes, le tracé de leur nuque, la délicatesse de leurs poignets. Ils passèrent le grand portail métallique de l'entrée, pénétrant dans le parc du musée qui vibrait des lumières dorées tremblotantes des photophores qui se reflétaient par vagues fauves fugitives sur les visages, et il n'avait pas encore mis un pied dans le musée qu'il avait déjà décidé mentalement, dans un défi secret qu'il se lança à lui-même, qu'il en ressortirait au bras de cette Marie, l'artiste qui exposait ce soir, et si ce n'est à son bras, en sa compagnie, qu'il l'emmènerait boire un dernier verre dans Tokyo, et qu'il la raccompagnerait à son hôtel ou qu'ils se rendraient au sien, tous les détails n'étaient pas encore fixés, il restait encore quelques zones d'ombre dans le déroulement exact de la fin de soirée, un léger flou, un vague, qui lui paraissait détestable, mais qu'il était prêt à se pardonner, s'agissant d'une femme qu'il n'avait encore jamais vue, et dont, jusqu'à aujourd'hui, il n'avait jamais entendu parler (quant à Pierre Signorelli, ma foi, il pourrait rentrer en taxi). Il n'y avait pas de mépris dans la désinvolture de Jean-Christophe de G., simplement le goût de l'audace, du jeu, de l'aventure — ou de l'amour, quand il n'est que le paravent du plaisir de s'enivrer de soi. Jean-Christophe de G. était lucide et ne se faisait pas d'illusions. Il gagnait beaucoup d'argent, ses affaires étaient prospères, sa confiance en lui ne connaissait pas de faille. Ce n'est pas qu'il était particulièrement beau (ce n'était pas la question), mais il était bien élevé, cultivé, riche, intelligent, il savait se montrer tendre, son regard était ferme, ses mains étaient douces : son charme était irrésistible — c'était exactement le genre d'hommes dont Marie disait : "Je déteste ce genre de mecs"

A peine entré dans le musée, Jean-Christophe de G. s'était débarrassé de Pierre Signorelli (qui était devenu un poids superflu — et quel poids superflu, cent-vingt kilos — qui l'alourdissait dans ses visées). Il ne l'avait pas semé consciemment, non, il l'avait simplement laissé se dissoudre dans son sillage (à un moment, quand il s'était tourné, l'autre avait disparu). Jean-Christophe de G. avait laissé son manteau au vestiaire, mais avait gardé son écharpe de soie, et il évoluait dans la foule en veste sombre et chemise blanche immaculée, son écharpe tombant négligemment sur ses épaules, une écharpe en laine et soie noire mélangée, douce et fluide, avec d'infimes éclats de garance qui sommeillaient au coeur du noir dans le mélange de laine à haute torsion et de soie au tissage fin qui donnait au vêtement son toucher velouté et son tomber infroissable. Il s'avançait lentement dans la foule, frôlant des bras nus et des épaules, croisant les yeux des femmes avec un regard un rien trop insistant. Tout occupé à ses pensées conquérantes, le voile d'une délicieuse ivresse lui enrobant les tempes, il avait traversé le hall et avait fait son entrée dans la première des grandes salles où se tenait l'exposition. Mais, il n'avait pas regardé les oeuvres — cela ne lui était même pas venu à l'idée —, il n'avait même pas jeté un coup d'oeil aux grands formats photographiques plaqués sur aluminium accrochés aux cimaises. Non, son inintérêt pour la question était total, sincère, irréprochable.

La salle, devant lui, était noire de monde, et bruissait d'une rumeur continue de brouhaha diffus. Demeurant sur le pas de la porte, retenu, en retrait, une main dans la poche de son pantalon, il avait jeté un regard circulaire, l'oeil attentif et les sens aux aguets. D'instinct, il avait repéré Marie dans la foule, il avait deviné sa présence invisible derrière une sorte de frémissement localisé, un marais d'ébullition humaine qui faisait cercle autour d'une figure centrale que dissimulait une dizaine de nuques et d'épaules en mouvement et vers laquelle convergeait un faisceau d'images fugitives, isolées, fragmentaires, visions éparses de bras tendus et de bouquets de fleurs, de catalogues d'expositions, de téléphones portables tenus à deux mains qu'on soulevait à hauteur de visage pour prendre une photo, le cercle ayant fini par s'entrouvrir, comme un drap qui se défroisse et glisse lentement le long de la pierre pour dévoiler la statue qu'on inaugure, et Marie lui était apparue pour la première fois, dans une longue robe satin duchesse bleu électrique. Il n'avait pas été facile de l'approcher, mais, par étapes, tout en retenue et glissements d'épaules, par insinuations du bras pour se frayer un chemin dans la foule, il avait réussi à se mêler au petit cercle étroit qui se pressait autour d'elle et, favorisé par la maîtrise de la langue française qui leur était commune, il avait pu lui adresser la parole. Ce qui fut infiniment plus difficile, ce fut de parvenir à s'isoler un instant en tête à tête avec elle. Mais, dès qu'il y fut parvenu, s'étant procuré au vol deux coupes de champagne qui passaient à leur portée sur le plateau d'un maître d'hôtel, il avait trinqué doucement avec elle, faisant tinter délicatement les coupes l'une contre l'autre comme si c'était deux épidermes hypersensibles que l'on mettait pour la première fois en contact, dans l'inclination prudente des verres, comme deux lèvres qui se rapprochent et s'effleurent, premier baiser encore purement symbolique. Jean-Christophe de G. était arrivé à ses fins, il venait déjà de trinquer avec Marie pour la première fois. La seule chose qu'il ignorait, c'est que la jeune femme avec qui il venait de trinquer ainsi de manière aussi prometteuse n'était pas Marie (mais tout le monde peut se tromper).

Ce qui avait induit Jean-Christophe de G. en erreur, c'est que la jeune femme parlait français elle aussi, et sans le moindre accent, et qu'elle s'appelait également Marie. Mais ce n'était pas Marie de Montalte, l'artiste qui exposait ce soir au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, mais une autre Marie, une jeune Française installée à Tokyo depuis quelques années qui s'occupait du magasin Prada d'Aoyama. Comme elle vivait à Tokyo et qu'elle connaissait tout le monde lors de ce vernissage, elle était une des femmes les plus entourées de la soirée. Le malentendu aurait pu être levé rapidement si Jean-Christophe de G. avait évoqué d'une manière ou d'une autre les oeuvres exposées par Marie ce soir au *Contemporary Art Space* — mais il s'en gardait bien, n'ayant aucune connaissance du travail artistique de Marie — et, si Marie elle-même n'en parlait pas (et pour cause), Jean-Christophe de G. pensait que c'était simplement par pudeur, ce qui l'arrangeait bien, car ce n'était pas une question qu'il avait envie d'aborder. Il préférait parler de lui, des raisons de son voyage au Japon, faisant le mystérieux, gardant un profil bas, passant sous silence le contenu de ses multiples activités. Il fit seulement savoir à Marie qu'il était à Tokyo pour quelques jours, comme propriétaire de chevaux de course, afin de voir courir un de ses pur-sang, Zahir, dans la *Tokyo Shimbun Hai*. Incidemment, lui effleurant le bras dans la conversation, il lui proposa de l'accompagner à l'hippodrome le dimanche suivant, et Marie, qui, c'est incontestable, n'était pas insensible à son charme, au mélange d'élégance et de fermeté qui se dégageait de

lui — de ses manières directes, son approche très volontaire, que tempéraient son humour et la douceur de ses gestes —, avait accepté l'invitation avec plaisir (on irait donc aux courses dimanche prochain, au *Tokyo Racecourse*, l'hippodrome de Tokyo).

Si Marie, l'autre Marie, ce soir, portait une robe longue bleue électrique très spectaculaire, les robes exceptionnelles ne manquaient pas autour d'eux dans la grande salle d'exposition du *Contemporary Art Space* de Shinagawa, les tenues de soirée rivalisaient d'audace, d'élégance et de créativité, vestes disymétriques aux couleurs discordantes, fuschia, cerise et mandarine, bustiers moulés en silicone d'Issey Miyake, longues robes dos nus rehaussés d'applications d'éclats de miroirs étincellants, mais les taches de couleur des vêtements les plus spectaculaires semblaient se fondre avec naturel à la surface ondulante de la mer de costumes sombres et de robes plus classiques. Les Japonais sont sobres jusque dans l'excentricité, et peuvent porter des redingotes rayées, des chapeaux bouffants garnis de pendeloques clignotantes et d'énormes lunettes disproportionnées roses et vertes avec une rigueur de Lord anglais et une absence de sourire déconcertante. Ici et là, tout de même, se faisait remarquer un travesti en longue robe fuseau moulante, ou une Japonaise, les cheveux roses et raides, en pantalon treillis et petit pefecto qu'elle portait à même la peau et qui ne cachait pas grand-chose de ses seins inexistantes. Mais Jean-Christophe de G. n'avait d'yeux que pour Marie. Ayant réussi à la couper du reste de la soirée, il l'entourait précieusement son corps, déployant symboliquement ses épaules autour d'elle pour empêcher quiconque d'approcher, ne relâchant la rigueur de son siège que pour lui permettre de faire, à l'occasion, un pas de côté. Ils conversait ainsi au coeur de la foule, riaient très près l'un de l'autre, les yeux dans les yeux, badinaient en s'effleurant les bras de la main pour ponctuer leurs phrases. Elle éclatait de rire à ses impertinences et lui donna même un petit coup de poing appuyé de protestation sur l'épaule, en se pinçant les lèvres pour se donner de la force. Très près d'elle, corps contre corps, parmi les rires et les exclamations polyglottes de la foule, Jean-Christophe de G. se penchait contre son épaule pour lui dire des galanteries et lui inventer des chimères, et, alors qu'elle refusait de croire qu'il possédait sur lui, ce soir, un hippocampe (ce dont on pouvait en effet raisonnablement douter), il voulut lui faire la surprise mais exigea d'abord qu'elle fermât les yeux, et, pour s'en assurer, se faufilant derrière elle en retirant prestement son écharpe de son cou, qu'il fit tourner dans l'air avec une adresse de prestidigitateur, il lui banda délicatement les yeux en effleurant sa nuque de ses lèvres pour lui voler un baiser (le but secret de l'entreprise ?), avant, son tour de passe-passe accompli, de défaire le noeud de l'écharpe pour lui présenter, sur le dos de sa main, une petite boîte ouverte sur l'hippocampe promis qui reposait sur un coussinet d'ouate bombé — avec son allure piteuse et rabougrie de cavalier d'échecs rosâtre et desséché —, qu'il avait emporté avec lui comme porte-bonheur pour la course de dimanche. Devant l'étonnement enchanté de Marie, dont les pupilles brillaient de reconnaissance (comme si c'était la première fois qu'elle voyait un hippocampe), Jean-Christophe de G. ne put réprimer un sourire de contentement modeste. Et, conscient alors que les astres, ce soir, lui étaient favorables, il respira profondément et leva les yeux vers le plafond à la recherche d'une ouverture qui lui permît de contempler le ciel nocturne témoin de son triomphe, et, tombant sur l'unique hublot ménagé dans la toiture, il aperçut alors ma silhouette en manteau

sombre sur le toit. Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ! pensa-t-il — le mari ?! Mais, s'attardant à peine — d'ailleurs la présence avait déjà disparu, il avait dû mal voir — il se perdit un instant dans la contemplation du ciel de Tokyo, qu'il devinait, pâle et parsemé d'étoiles, réduit à la taille d'une miniature, dans l'arrondi parfait du hublot.

Pendant ce temps, Pierre Signorelli, qui, pour dieu sait quelles mystérieuses raisons (dont la coquetterie n'était pas à exclure), n'avait pas laissé son manteau au vestiaire, déambulait majestueusement dans l'exposition, les mains derrière le dos, en cache-col et lourd manteau ceinturé, comme s'il faisait une tournée d'inspection dans une demeure privée, jetant à l'occasion un regard critique et mesuré sur les grandes photographies de Marie exposées sur les cimaises. Lorsque Jean-Christophe de G. le vit apparaître devant lui, qui émergea de la foule comme s'il sortait des eaux (alors qu'il lui était complètement sorti de l'esprit, qu'il en avait oublié jusqu'à l'existence), sa réapparition lui causa une indéniable contrariété, un voile de consternation assombrit son regard. Pierre Signorelli, de sa démarche lente, vint se joindre à eux, un pâle sourire aux lèvres. Il alla faire la bise à Marie, la prenant délicatement par la taille en appuyant le bout de ses doigts sur le fin tissu de sa robe, ce qui sidéra Jean-Christophe de G. Mais il parvint à faire bonne figure et demanda simplement à Marie, un peu piqué au vif, comment il se faisait qu'elle connaissait Pierre Signorelli. Marie éluda, dans un sourire plein de mystère, et dit que c'était bien naturel, quand on habitait dans la même ville. Jean-Christophe de G. n'en crut pas ses oreilles (parce qu'elle habitait elle aussi à Tokyo ?!), mais il n'insista pas. L'arrivée de Pierre Signorelli avait complètement refroidi ses ardeurs et il ne disait plus rien, c'est Pierre Signorelli qui faisait désormais la conversation. Mais, comme il ne disait rien, il n'y avait plus de conversation depuis son arrivée. Le silence devenait pesant, une gêne s'établissait entre eux. Il attendait quoi, là, Pierre Signorelli ? Debout les mains derrière le dos, il transpirait lourdement, le front parsemé de fines gouttelletes de sueur, qui luisaient sur sa peau comme une rosée. Souriant et fat, silencieux et dodu, il souffrait en silence, mais devait se savoir secrètement en beauté dans son extravagant manteau en laine beige pelucheuse. Vous en pensez quoi, vous, de cette expo ? finit-il par dire. Il y eut comme un emballement de la gêne, une lueur d'affollement. C'est pas terrible terrible, hein, dit-il, et il se tut, il n'ajouta rien. Il releva la tête vers eux et les regarda, en attendant une confirmation. Jean-Christophe de G. fut alors extraordinairement gêné — il rougit, même — et, sans hésiter, fusillant Pierre Signorelli du regard, il vola au secours de Marie. Ça va sûrement très bien marcher, lui dit-il à voix basse, en exerçant une pression sur son avant-bras, comme dans un geste de condoléances (n'ayant pas vu les oeuvres, il ne savait trop comment argumenter sa défense).

Marie, surprise, eut un petit geste de recul, et elle leva les yeux sur Jean-Christophe de G. avec un regard hautain et désapprobateur, comme si il venait de préférer, plus encore qu'une totale incongruité, une grossièreté (que cela "marche" ou non n'était vraiment pas la question). Non. Et, comme elle n'avait pas encore exprimé elle-même d'avis sur l'exposition, remettant en place délicatement une mèche de ses cheveux dans un geste gracieux, elle commença à expliquer que les oeuvres exposées ce soir étaient, si ce n'est commerciales (je mets le mot entre guillemets, dit-elle, en grattant rapidement l'air avec deux doigts pour joindre le geste à la parole), un peu faciles, un peu, disons, putassières (et le mot fit tiquer

Jean-Christophe de G., qui releva un oeil), qu'en gros, c'était toujours la même chose, toujours le même vieux fond de sauce, les mêmes recettes. Jean-Christophe de G. la regardait, incrédule, ne sachant plus sur quel pied danser, et il se rendait compte qu'à la faveur de cet incident — la survenue fâcheuse de Pierre Signorelli —, Marie s'était métamorphosée sous ses yeux. Jusqu'à présent, elle était restée une créature largement fictive pour lui, simple projection passive d'une femme phantasmée qui évoluait dans son esprit. Elle n'avait jamais réellement interagi avec ses discours, n'ayant rien apporté de personnel à leur échange, si ce n'est sa disponibilité, son acquiescement et ses merveilleux sourires. Et voilà qu'il se rendait compte à présent qu'elle était vivante, qu'elle avait une personnalité, des sentiments, un goût, et qu'il avait affaire, en réalité, à une artiste torturée et encline à l'autodénigrement, sous ses dehors insoucians. Marie, alors, pour nuancer un peu la sévérité de son premier jugement, concéda qu'il y avait quand même quelques belles choses, et, saisissant cette dernière remarque au vol comme une bouée de sauvetage à laquelle ils pourraient se raccrocher tous les deux, Jean-Christophe de G. approuva largement (en restant évasif sur lesquelles, naturellement).

Bon, eh bien, moi, je m'en vais, dit Pierre Signorelli, qui continuait de transpirer sur place dans son épais manteau. Je te raccompagne à l'hôtel, dit-il à Jean-Christophe de G. Ce n'était pas à proprement parler une question, plutôt une information, et Jean-Christophe de G. fut complètement décontenancé, il ne trouva rien à répondre, aucune excuse, aucun prétexte. Tout s'effondrait pour lui (il se voyait rentrer à l'hôtel avec Pierre Signorelli). Il assura que ce n'était pas la peine, mais cela n'eut aucun effet, une simple protestation de pure forme, et c'est Marie qui lui tendit une main secourable en proposant, s'il souhaitait rester encore un peu, de le ramener elle-même à l'hôtel. Mais Pierre Signorelli, sur un ton enjoué, et même un petit rire sifflant d'asmathique, répliqua que ce n'était pas possible, qu'il ne pouvait pas le laisser seul à Tokyo cette nuit, qu'il en avait la charge. Jean-Christophe de G. se ressaisit, et, d'une voix ferme, qui ne souffrait pas de contestation, lui dit qu'il restait encore un peu à la soirée (et il échangea furtivement un regard de connivence avec Marie). Comme tu veux, dit Pierre Signorelli, je vais t'attendre, et il s'absenta, s'éloigna les mains derrière le dos dans son long manteau en laine pelucheuse pour aller jeter un coup d'oeil aux cimaises. Il revint presque aussitôt. C'est quand même pas fameux fameux, hein, dit-il. Non, c'est vrai, dit Marie, pensive, après un temps de réflexion. Jean-Christophe de G. les regarda à tour de rôle, médusé.

Ils avaient fini par se mettre en mouvement, nonchalamment, dans la salle d'exposition, demeurant tous les trois ensemble, se déplaçant de quelques mètres, au hasard de la salle. Ils traversèrent la foule et s'avancèrent lentement jusqu'à une oeuvre exposée, un panneau photographique de très grand format, près de quatre mètres sur six, très lumineux, abstrait, qui représentait peut-être un visage en très gros plan. Ils s'étaient arrêtés devant la photo et ne disaient rien. Pierre Signorelli la regardait d'un air boudeur, en jouant avec la ceinture de son manteau, qu'il faisait tourner en boucle devant lui. Il souleva le bras pour leur désigner la photo et les prendre à témoin, mais il n'ajouta rien, se contentant de soupirer. Puis de secouer la tête négativement, n'en revenant pas. Jean-Christophe de G., debout, silencieux, auprès de Marie, guettait ses réactions, inquiet — elle était tellement imprévisible —, et finit par lui demander à voix basse, avec beaucoup de respect, sur un ton qui

témoignait simplement d'une curiosité bienveillante, qui était représenté sur la photo. Aucune idée, dit Marie, évasive, sans lui adresser un regard. Elle continuait d'examiner la photo en entortillant une mèche de cheveux entre ses doigts (complètement névrosée, oui, cela se confirmait). Elle eut même un imperceptible haussement d'épaules devant l'inanité de la question. Jean-Christophe de G. ne se découragea pas, et insista, avec toujours plus de doigté. Essayez de vous en souvenir, voyons, lui dit-il avec douceur et persuasion, en soulevant mollement le bras en direction de la grande photo exposée sur le mur. Mais, je n'en sais rien, dit-elle en se dégageant dans un geste d'humeur. Demandez-lui ! ajouta-t-elle, et elle se retourna pour lui désigner Marie au loin dans la salle. Et alors tout s'éclaira pour Jean-Christophe de G., il comprit la situation d'un coup, le quiproquo dans lequel il se débattait depuis le début de la soirée, et un puissant sentiment de honte l'envahit. Il se sentit mortifié. Une seule chose le réconfortait, c'est que personne d'autre que lui ne s'était rendu compte de la méprise. Mais, comme la perspective d'avoir échappé à un grand danger nous fait en général perdre tous nos moyens, quand bien même le danger n'aurait pas disparu, Jean-Christophe de G., qui avait surfé jusque-là innocemment sur la crête du malentendu, se sentit soudain déséquilibré et vulnérable, au bord de l'effondrement, sur le point de gaffer pour de bon quand il reprendrait la parole. Il ne dit plus rien, il éprouvait une grande lassitude. Il regarda ses deux compagnons, les deux personnes avec qui il se trouvait ce soir, et il prit conscience avec une lucidité empreinte de tristesse qu'ils formaient un trio tous les trois, un de ces trios aléatoires qui se forment par hasard dans une soirée, où l'on sympathise, où l'on échange des cartes de visites, et où, l'alcool aidant, dans les rires et la fumée, on s'effleure les bras dans la pénombre et on échange des regards appuyés qui augurent d'une étreinte, et que, la soirée terminée, on ne se revoit plus et on ne partage plus jamais rien dans la vie. Marie avait même anticipé le désenchantement, qui ne comprenait déjà plus comment elle avait pu trouver Jean-Christophe de G. séduisant. Autant, quand il l'avait abordé, elle l'avait trouvé brillant, audacieux et léger, autant maintenant, avec ses hésitations, ses remarques pataudes, ses silences incompréhensibles et ses questions aberrantes, sa présence lui pesait. Le charme était rompu, et elle ne faisait plus aucun effort pour lui adresser la parole, et, comme lui ne disait rien non plus, la conversation s'était éteinte. Jean-Christophe de G. demeurait debout entre ses deux compagnons, douloureux et pensif, jetant des regards égarés autour de lui, comme s'il cherchait un prétexte pour quitter leur compagnie.

Depuis l'instant où il avait aperçue Marie dans la foule, à vingt mètres de distance, Jean-Christophe de G. n'avait plus de pensées que pour elle, Marie de Montalte. Il n'entendait plus rien des conversations autour de lui. Il était resté sur place, mais, tandis qu'on lui parlait, il se retournait discrètement pour observer Marie à distance, ne pouvant détacher ses yeux de sa silhouette radieuse, qui aimantait les regards. Il émanait d'elle quelque chose de lumineux, une grâce, une élégance, une évidence — elle rayonnait, littéralement, dans ce vernissage. C'était donc elle, Marie de Montalte, cette femme qui, sans rien faire, saturait l'espace de sa présence, pas précisément froide, mais distante, lointaine, non concernée, comme égarée dans cette exposition qui ne semblait pas être la sienne, et qui semblait supporter, avec quelque chose de résigné et de foncièrement mélancolique, les frivolités de ces soirées de vernissage, la superficialité des conversations, leur écume frissonnante

qui roulait comme des vagues autour d'elle pour aller s'échouer sur le rivage, comme si sa peau était blindée, son épiderme cuirassé, que son âme était étrangère à la médiocrité, étanche à la vulgarité. Elle était vêtue d'un ample pantalon de soirée noir avec une fine bande de smoking verticale et d'un chemisier blanc à col lavallière (et, la voyant si sobrement, si impeccablement vêtue, avec autant d'élégance et de simplicité, Jean-Christophe de G. eut conscience qu'il avait eu tort de croire que l'artiste de la soirée devait nécessairement porter la robe la plus voyante). Elle ne disait pas un mot, et elle hochait la tête, absente, elle recevait le bruissement des compliments avec indifférence, les yeux dans la vague, entourée d'une cour bigarrée d'admirateurs et d'officiels, et il perçut tout de suite qu'il émanait d'elle, dissimulée, souterraine, une faille, une fragilité, une fêlure secrète.

Jean-Christophe de G., n'y tenant plus, voulut faire sa connaissance immédiatement et demanda à Pierre Signorelli de la lui présenter. Mais Pierre Signorelli fit valoir qu'il ne l'avait jamais rencontrée. Alors, Jean-Christophe de G. tourna brusquement les talons et laissa ses compagnons sur place sans un mot. Il se dirigea vers Marie. Son arrogance avait disparu, sa prestance s'était affaissée d'un coup (et il n'est pas exclu, que la blessure d'amour-propre qu'il venait de subir, ne l'ait pas mis précisément dans les meilleures dispositions pour aborder Marie). Il avançait lentement, les épaules basses, presque voûtées. Il hésitait, intimidé, il tergiversait, il louvoyait sur place. Il s'immobilisa à quelques mètres de Marie, et il l'observa un instant à distance, demeurant en retrait. Marie lui tournait le dos, il voyait ses épaules bouger délicatement sous le tissu légèrement bouffant du col de son chemisier, qui se soulevait légèrement, par vagues aériennes comme si le vent les soulevait, comme si elle respirait fort. C'était d'autant plus curieux à observer que plus personne ne lui parlait. On s'était écarté d'elle, le premier cercle qui l'entourait s'était distendu avec égard, pour la laisser seule, avec pudeur, une certaine crainte, du respect, et il regardait ses épaules se soulever par spasmes, comme si elle tremblait de froid, seule, dans cette grande salle d'exposition. Et alors, sans même encore apercevoir son visage, il se rendit compte qu'elle pleurait. Et, quand elle finit par bouger la tête, et qu'il aperçut son visage de profil, il vit les larmes qui coulaient sur ses joues.

A genoux sur le toit, j'observais Marie et je murmurai doucement son nom dans la nuit, je bougeai les lèvres, mais aucun son ne sortit de ma bouche, seulement une légère buée, une haleine hésitante que je vis stagner un instant devant moi dans l'air sombre. Alors, remuant de nouveau tout doucement les lèvres en regardant intensément Marie en contrebas, j'articulai muettement les mots "je t'aime", je le dis douloureusement. Aucun son ne sortit de ma bouche, je ne m'entendis pas le dire, mais mes lèvres avaient de nouveau bougé, et, quand elles s'étaient entrouvertes, une nouvelle bouffée de buée s'était échappée de ma bouche, flottante, évanescence, qui contenait l'aveu que je venais de faire, que je vis se dissoudre lentement devant moi et aller se fondre dans l'air glacé de la nuit, comme s'il retournait au néant d'où il s'était un instant échappé.

Pendant longtemps, quand j'étais arrivé sur les toits, je n'avais pas réussi à repérer Marie dans la foule à travers le hublot. Pendant une minute, deux peut-être — une éternité —, je ne l'avais pas vue. Je l'avais cherché intensément du regard, les doigts

tremblants d'émotion, affolé de ce que je venais de faire, d'avoir eu cette impulsion irrésistible d'emprunter les escaliers de secours pour accéder aux toits à l'insu des gardiens. Je guettais les bruits qui se faisaient entendre en-dessous de moi dans le parc. Chaque variation infime dans la permanence de la nuit, chaque modification bénigne dans son silence immense, que troublait à peine la rumeur étouffée qui provenait des salles d'exposition, me faisait dresser l'oreille. Tout constituait pour moi une menace, les bruits évidemment (une respiration confuse de chien, des grattements de terre qu'on retourne, le craquement du vent dans les branches), mais aussi les moindres déplacements de lumière que je surprénais dans l'obscurité, les pinceaux de phares que je voyais se déplacer au loin et qui plutôt que de s'éloigner à l'horizon semblaient se rapprocher inexorablement de moi — et cet instant de panique, où je me figeai un instant sur place, retenant ma respiration, quand je crus discerner un faisceau de lampe de poche au pied des escaliers de secours. Lorsque, en arrivant sur les toits, je m'étais penché pour la première fois au-dessus du hublot, je ne pensais rester là que quelques secondes, juste le temps de jeter un coup d'oeil sur la salle et repartir aussitôt, dès que j'aurais aperçu Marie. Mais je n'avais pas vu Marie. Je l'avais cherchée longtemps des yeux, mais je ne voyais qu'une foule indifférenciée en-dessous de moi, foule bruisante de cocktail qui semblait agitée de courants internes qui la mélangeaient et la recomposaient sans cesse, à la fois immobile et en mouvement, qui se distendait parfois en de molles excroissances momentées et se recomposait aussitôt, quelques individus se frayant un passage en son sein, qui avançaient de profil, un verre à la main, jouant de l'épaule pour gagner quelques mètres et rejoindre un sous-groupe dans lequel ils se diluaient instantanément.

Je pensai que Marie n'était pas venue, qu'elle avait annulé sa présence à la soirée. Je crus que le trouble dans lequel elle se trouvait depuis notre rupture lui avait fait renoncer à apparaître au vernissage de cette exposition, qu'elle préparait pourtant depuis plus de deux ans. Accroupi dans l'ombre du toit, une main en équilibre sur le revêtement d'aluminium que je sentais lisse et glacial sous mes doigts, j'observais la foule en contrebas à travers le hublot, et je veillais à ne pas apparaître dans le champ de vision des invités, pour la plupart parfaitement indifférent à ce qui pouvait se passer au-dessus de leurs têtes. Une fois, pourtant, je faillis être repéré par quelqu'un qui leva les yeux à l'improviste vers le plafond, et je me reculai dans un geste réflexe. Prudemment, sans faire de bruit, je rassemblai les pans de mon manteau autour de moi pour offrir moins de surface visible aux regards, comme si mon corps était une cible et que chaque regard, en contrebas, une arme qui eût pu m'abattre. Je surplombais la foule de cinq ou six mètres et je continuais à chercher Marie du regard, de plus en plus impatient de la découvrir, sachant que je ne devrais pas tarder à repartir, que je ne pourrais pas rester là indéfiniment. Le regard intense, fixe, tendu, je passais toutes les femmes en revue avec émotion, je détaillais leurs traits, j'allais de visage en visage, de silhouette en silhouette. Parfois, je croyais l'apercevoir, j'étais persuadé que c'était elle que je voyais de dos, mais je devais me détromper quand la femme se retournait. J'essayais, à force de volonté, de faire apparaître l'image de Marie devant moi dans cette foule, où elle ne se trouvait manifestement pas. J'écarquillais les yeux, je forçais la pupille, ma vue se brouillait, et, dans une sorte de vertige, ou d'hallucination, je finis par voir ce que je voulais voir, et j'aperçus Marie au milieu de la foule, ou plutôt elle se révéla à moi comme une

photographie qui apparaît dans un bain de développement, son visage se superposant à celui d'une autre femme, mais le visage de l'autre femme finit par prendre le dessus, en faisant fondre et disparaître l'illusion de Marie sous ses propres traits, pour m'apparaître telle qu'elle était vraiment, une autre femme — un leurre.

La nuit était glaciale, j'étais frigorifié. Je me mis à me frotter les mains l'une contre l'autre, à les réunir sous ma bouche pour souffler dessus. La pâle lueur bleue des diodes électroluminescentes rayonnait faiblement autour de moi sur les toits, et on apercevait un réseau de gros filins métalliques tressés qui montaient le long de la coque d'aluminium pour converger vers un lanterneau conique, qui formait comme une petite tour de contrôle vitrée au sommet du toit. Je pensai alors que Marie se trouvait peut-être dans une autre salle du musée, et que je pourrais éventuellement l'apercevoir de là-haut, si je parvenais à me hisser jusque-là. Je me relevai et me déplaçai, prudemment, à croupetons, sur le toit, gardant les mains au sol. Le sol vent soufflait fort et je fus pris de vertige, je rebroussai chemin. Je ne m'étais absenté qu'un instant du hublot, mais lorsque je me penchai de nouveau par-dessus le vitrage pour observer la salle d'exposition en contrebas, cette salle qui, jusqu'alors m'avait semblé si abstraite, hantée par une foule irréaliste et absente, m'apparut soudain comme un lieu presque familier, plein de gens réunis là pour un vernissage qui parlaient fort dans un brouhaha continu. Et, si je vis la scène avec autant de netteté, si elle s'imposa à moi avec cet effet de réel saisissant, c'est que Marie était là, je l'avais sous les yeux. Et, lorsque je l'aperçus, j'éprouvai un immense soulagement, la fin de l'inquiétude, un relâchement complet de la tension que son absence avait fait naître en moi depuis plusieurs jours.

Marie — la dernière fois que nous nous étions aimés, j'avais embrassé ses paupières closes qui avaient palpité un instant sous mes lèvres comme des ailes de papillon. Et si mes lèvres, ensuite, étaient restées humides et légèrement salées, c'est parce qu'elle pleurait — c'est parce que c'était ses larmes que j'avais embrassés.

J'avais aperçu Marie, il ne m'en fallait pas davantage, et je faillis repartir aussitôt, mais je m'attardai encore un peu, pas longtemps, encore une trentaine de secondes — en tout, je n'avais pas dû rester plus de deux ou trois minutes sur les toits, avant de redescendre par les escaliers de secours et de quitter le musée par une porte dérobée. Mais j'étais tellement attendri de l'observer. Quoi qu'elle fasse, Marie m'attendrissait, et de pouvoir la regarder encore un peu sans qu'elle ait conscience que j'étais en train de l'observer était un délice surnaturel auquel je ne pouvais pas résister. Elle

Avec qui parlait-elle à cet instant précis, j'aurais été incapable de le dire. Sur le moment, je n'y avais pas fait attention, et, par la suite, en y réfléchissant et en essayant de me remémorer la scène, je ne parvenais pas à me rappeler qui se trouvait avec elle. Je la resituais mentalement très bien elle, je revoyais l'endroit où elle se trouvait, la salle d'exposition, la foule, la lumière vive des spots, je voyais même dans un léger *sfumato* les confins de la salle et le profil des oeuvres exposées, mais j'étais incapable de dire qui se trouvait à côté d'elle à ce moment-là,

il y avait là, non pas une présence humaine — l'homme, ou la femme, avec qui elle parlait — mais une absence, un blanc, un manque, que je ne pourrais jamais combler.

Je retenais ma respiration, immobile sur le toit, et je continuais de regarder Marie à travers la vitre du hublot. Je me rendis compte alors qu'à force de l'observer, je pouvais deviner certaines phrases qui se dessinaient sur ses lèvres, au début de simples énoncés sommaires, ponctuations naturelles qui ne faisaient qu'accompagner une situation évidente à interpréter, comme quand je lisais "bonjour" sur ses lèvres ou que je parvenais à déchiffrer, dans le mouvement comme engourdi et ralenti de sa bouche, un muet "*nice to meet you*" qu'elle adressait en inclinant la tête avec une cordialité retenue. Je me mis alors à concentrer mes regards plus précisément sur ses lèvres, à étudier attentivement les mouvements de sa bouche, ses déplacements labiaux, la position de sa langue. Je ressentais en même temps une inquiétude diffuse à l'observer ainsi à son insu, craignant soudain de suprendre quelque vérité secrète que je n'aurais jamais dû apprendre, un aveu involontaire qui aurait pu lui échapper dans la mesure où elle ignorait que j'étais en train de l'observer. Avec une appréhension croissante, je m'imaginai être témoin d'une révélation bouleversante, quelque chose d'intime ou de strictement privé qui se fût rapporté à notre amour ou aux circonstances encore récentes de notre rupture, mais la seule phrase complète et intelligible que je pus lire ce soir-là sur ses lèvres ne m'apprit rien que je ne savais déjà, même si elle pouvait s'appliquer indirectement à son état d'esprit depuis notre rupture. Cette phrase — du pur Marie —, qu'elle avait dite d'un coup, dans un élan spontané, les yeux brillants, avec la sorte de franchise enjouée et souveraine qui la caractérise, c'est : "Moi, quand je suis déprimée, je me fais un oeuf à la coque."

Même si j'étais arrivé très en avance au rendez-vous que Marie m'avait fixé dans un café de la place Saint-Sulpice en cette soirée d'octobre à Paris, Marie, elle, était tellement en retard (et même par rapport au retard pourtant très large que j'avais escompté), que je finis par penser qu'elle ne viendrait pas. Je guettais toujours son arrivée à travers la vitre, j'avais sous les yeux la vaste étendue déserte de la place Saint-Sulpice sous la pluie, et mon impatience grandissait, à la fois de la revoir — cela faisait près de deux mois que nous ne nous étions pas vus — et de savoir ce qu'était cette chose qu'elle avait à me dire. Car, depuis quelques minutes, et même depuis quelques jours, depuis des mois, et même des années, depuis pratiquement le jour où je l'avais rencontré, tout se ramenait invariablement à Marie pour moi maintenant. Et, de même qu'un soir à Tokyo j'avais lu SORRY à la place de SONY à l'enseigne d'un bâtiment illuminé dans la nuit, comme si, par ce lapsus visuel, c'est à

elle que je m'adressais pour lui demander pardon d'avoir disparu dans Tokyo sans lui donner de nouvelles, je finis par me rendre compte ce soir, mais cette fois plutôt avec ravissement, comme un présage bénéfique, que le café où je l'attendais depuis près d'une heure, à une lettre près, en élidant le i, n'était pas le café de la Mairie — mais celui, précisément, de Marie.

J'avais tellement anticipé, en l'attendant, la manière dont Marie arriverait, dont je verrais apparaître sa silhouette au loin, débouchant à pied à l'angle de la rue du Vieux-Colombier, ou, venant des jardins du Luxembourg, la voyant traverser la place Saint-Sulpice à découvert, ce qui m'aurait permis de l'observer plus longuement à son insu, de la voir encore lambiner à son rythme sous la pluie, les bras chargés de sacs, avant de se rendre compte brusquement qu'elle était en retard, et de se mettre alors à courir précipitamment dans les derniers mètres, manquant se faire écraser en traversant la rue pour s'élancer vers le café, éperdue et désunie. Je l'avais également imaginé, plus simplement, descendant du bus à l'arrêt Saint-Sulpice ou se faisant déposer par un taxi devant le café, j'avais même envisagé que, me prenant à revers, elle aurait pu déboucher à pieds de la rue des Cannelles, j'avais imaginé tous les scénarios possibles et pourtant je savais qu'elle déjouerait sans doute mes attentes — elle le faisait systématiquement, et avec un parfait naturel, sans chercher le moins du monde à me désarçonner —, que j'aurais été à peine surpris de la voir débarquer en scooter, alors qu'elle n'en avait jamais eu, ou descendre d'une voiture de police ou d'un camion de pompiers, pour venir me rejoindre en coup de vent dans le café.

Lorsque je vis un taxi se garer lentement devant le café de la Mairie, je sus immédiatement que Marie se trouvait à l'intérieur de cette Mercedes blanche. Je cherchai vainement à distinguer ses traits à travers les vitres sombres du taxi tandis qu'elle payait mais je n'y parvins pas, et je ne la reconnus pas tout de suite quand la portière s'ouvrit, j'eus même un instant de doute lorsque je la vis sortir de la voiture et hâter le pas sur le trottoir en long manteau chamois. Je savais naturellement qu'il s'agissait d'elle, je reconnaissais sa silhouette, mais elle n'avait rien de ses flamboyances habituelles, c'était une Marie profil bas qui arrivait, comme une version atténuée d'elle-même. Elle poussa la porte vitrée du café, me chercha du regard et me sourit timidement quand elle m'aperçut dans la salle. Elle vint me rejoindre, me fit la bise sans ôter le moindre des innombrables vêtements qui la couvrait de la tête aux pieds, lentement, se défit de son écharpe et ôta ses gants, retira son bonnet à pompon et se débarrassa du long manteau chamois dont la ceinture pendouillait au sol. Elle prit place à côté de moi sur une chaise en osier, face à la fenêtre qui donnait sur la place Saint-Sulpice, et frissonna, s'entoura un instant les bras avec les mains pour se réchauffer, elle semblait frigorifiée. Elle portait un gros pull-over noir en laine à col roulé et un ample pantalon également noir, avec des petites bottines en cuir à multiples lacets. Elle m'expliqua qu'elle avait voulu prendre un taxi place des Victoires mais que, n'en ayant pas trouvé, elle avait marché jusqu'au Louvre et avait dû traverser la Seine à pied, avant d'attraper au vol un taxi inespéré (elle m'expliquait cela posément, et, même s'il n'y avait aucune exubérance dans son ton, je reconnaissais bien Marie à l'espèce d'incohérence brouillonne qui lui avait fait me donner rendez-vous à Saint-Sulpice, alors que nous aurions pu nous retrouver place

des Victoires ou à la Bourse, puisque nous habitons à peine à huit cents mètres l'un de l'autre).

Cela ne faisait que deux mois que je n'avais pas vue Marie, mais je trouvais qu'elle avait changé physiquement. Peut-être parce que mes sentiments à son égard avaient également évolué depuis cet été, je l'observais maintenant d'une façon plus neutre, je la détaillais avec un regard plus pénétrant, moins immédiatement amoureux et conquis. Elle paraissait fatiguée, elle n'avait plus ce hâle d'été qui donnait à sa peau une merveilleuse carnation abricot. Son bronzage avait disparu et avait laissé place à un teint pâle, que ne venait rehausser aucun maquillage. Ses yeux étaient petits, ternes, comme fragilisés par les clartés trop vives de la ville, et elle avait l'air d'une pauvre fleur éteinte sous les lumières tranchées de ce café. Je trouvai même — mais je ne lui en dis rien naturellement, c'eût été lèse-majesté, un coup-bas, un affront — qu'elle avait légèrement grossi, ou plutôt, pour atténuer la rigueur de l'insinuation, qu'elle avait, si ce n'est grossi, épaissi (je m'enfonçais, là, peut-être). Son visage, ce soir, avait quelque chose de celui que je lui connaissais au réveil, quand elle émergeait lentement d'une longue nuit, son doux visage ensommeillé, encore tiède, presque chaud, avec les joues imperceptiblement empâtées et les pommettes onctueusement bouffies, ce qui la rendait peut-être moins jolie mais plus attendrissante.

A la voir ainsi, les traits tirés, presque apathique sur sa chaise, il était difficile d'imaginer que c'était elle qui m'avait donné rendez-vous ce soir. On aurait plutôt pensé que c'était moi qui, par quelque coup de téléphone impromptu, l'avais obligée à sortir de chez elle, tirée du lit ou forcée de mauvaise grâce à quitter le grand canapé du salon de la rue La Vrillière, où elle devait se trouver, un châle sur les genoux, recroquevillée en chaussettes devant un plateau télé, en vieux tee-shirt et ample pantalon en velours, et qu'elle avait du interrompre à contre-cœur sa soirée cocooning pour venir me retrouver, passer rapidement des chaussures et enfiler le premier manteau venu par-dessus les vêtements amples et confortables qu'elle portait quand je l'avais dérangée. Manifestement, elle n'avait fait aucun effort pour se préparer à notre rendez-vous, je ne parle même pas d'aller chez le coiffeur ou de réserver un massage avant de prendre un bain et de s'habiller pour me rejoindre. Non, elle ne s'était pas lavé les cheveux et s'était à peine recoiffée avant de sortir, et il était probable qu'en fin d'après-midi, et même en début de soirée, elle ignorait encore que nous nous verrions ce soir.

Un des serveurs se présenta alors à notre table pour prendre la commande, je demandai une autre bière et Marie hésita, elle hésita longtemps, le visage levé vers le serveur et comme sur le point de répondre mais différant sans cesse sa décision, et nous étions tous les deux suspendus à ses lèvres. Je savais très bien que, derrière la brume de son regard endormi, elle hésitait exclusivement entre deux boissons, de l'eau ou du champagne — de l'eau à température ambiante, sans glaçons et sans rondelle de citron, ou du champagne, frappé, dans une coupe de préférence (mais une flûte ferait aussi bien l'affaire). Vous avez des tisanes ? finit-elle par demander. Le garçon acquiesça et énuméra les saveurs disponibles — camomille, tilleul, menthe, verveine — et Marie lui demanda si elles étaient fraîches (je dis que sûrement, qu'ils devaient les faire pousser dans le jardin de la mairie).

Non, dit le serveur, en expliquant qu'il s'agissait de sachet à infuser. Je vais prendre de l'eau, dit Marie, un quart Vittel. Evian, dit le garçon. Evian, dit Marie, avec quelques chips, si c'est possible, ajouta-t-elle tandis que le serveur s'éloignait.

La discussion avec le serveur avait un peu réveillé Marie, comme un premier échauffement, un rapide décrassage, on voyait qu'elle commençait à reprendre du poil de la bête et elle se redressa un peu sur sa chaise en attendant les chips. Lorsque le serveur revint avec les consommations, disposant les verres sur le guéridon, reprenant mon verre vide qu'il posa sur son plateau pour m'en présenter un nouveau, déposant une coupelle de chips sur la table. Le regard de Marie se posa sur les chips, et pour la première fois depuis son arrivée je vis passer dans ses yeux quelque chose de rêveur qui s'apparentait à de la tendresse, pour les chips. Elle s'abstint pourtant de les entamer (si elle en attaquais une, elles y seraient toutes passées immédiatement). Le serveur n'était pas encore reparti que Marie lui demanda s'il était possible d'avoir également des olives, en plus des chips. Et, quand le serveur revint déposer un ravier d'olives sur notre guéridon, Marie, qui, jusque-là, m'avait paru encore un peu allanguie, et comme émoussée sur sa chaise, retrouva toutes ses facultés et nous sortit le grand jeu, Marie redevint Marie. Remerçant le serveur pour les olives, elle lui prit familièrement le bras et lui demanda avec beaucoup de grâce et de naïveté charmante, dans un sourire désarmant, complice, irrésistible, qui semblait dire qu'elle était consciente qu'elle exagérait peut-être un peu, s'il n'y en avaient pas plutôt des noires, des olives noires.

Marie prit son verre sur le guéridon et but une gorgée d'eau, très petite, du bout des lèvres, avec réticence, pensive. Elle leva les yeux vers moi, sembla vouloir dire quelque chose et se tut, se remit à réfléchir, profondément absorbée dans ses pensées. Elle but une deuxième gorgée d'eau, toujours aussi lentement, en regardant fixement la place Saint-Sulpice dehors sous la pluie et me dit que Maurizio était mort, le gardien de la propriété de son père à l'île d'Elbe, son fils l'avait appelée ce soir pour la prévenir. Elle se tourna vers moi et me regarda avec gravité, longuement, ajoutant que ce serait bien que nous allions à l'enterrement. Elle avait dit « nous », que « nous » allions à l'enterrement.

Je la regardai, et elle ne dit plus rien, elle se remit à regarder la pluie tomber dehors sur la place Saint-Sulpice en silence. Je me mis à penser à Maurizio, et j'étais partagé entre plusieurs sentiments contradictoires, la tristesse bien sûr, à l'égard de Maurizio, qui avait toujours été bienveillant avec moi, qui m'avait adoubi dès les premières fois que j'avais accompagné Marie à l'île d'Elbe. Je pensais à lui et je le revoyais dans les allées de la propriété, dans une épaisse chemise à carreaux bleu et blanc, qui me me traitait toujours avec une sorte de déférence exagérée et me donnait du « dottore », en semblant supposer que des tâches intellectuelles titanesques m'absorbaient même en été, si bien que c'est avec un infini respect qu'il refermait la porte de ma chambre pour de ne pas troubler mon repos si d'aventure il m'avait surpris un après-midi pendant la sieste. Mais cette tristesse que j'éprouvais d'avoir appris sa mort était aussitôt nuancée par l'espèce d'agacement que je ressentais de me rendre compte que c'était encore une fois pour m'apprendre la mort de quelqu'un que Marie m'avait appelé. En vérité, pensais-je avec amertume, elle ne faisait appel à moi qu'en cas de décès. Pourtant, j'étais touché malgré tout, et même

ému, de constater qu'à chaque moment important de sa vie, quand quelque chose de grave lui arrivait, c'était toujours vers moi qu'elle se tournait. J'aurais sans doute été encore plus agacé d'apprendre qu'elle s'était rendue à l'enterrement de Maurizio à l'île d'Elbe sans m'avoir averti.

J'avais déjà bu trois ou quatre bières, et je dus me lever plusieurs fois pour aller aux toilettes. Les toilettes se trouvaient au fond du café, il fallait longer le bar et s'engager dans une arrière-salle. Je poussai la porte des toilettes, et m'enfermai tout en poursuivant mes réflexions, les amplifiant même, avec ce recul aigu que nous permet cette parenthèse de solitude bénie au cœur de la vie sociale que constitue le fait d'aller pisser. Ce que je constatais, c'est que j'étais toujours cantonné à un rôle d'accompagnateur avec Marie. On touchait même là, me semblait-il, une des raisons les plus profondes de notre séparation, qui était que je ne supportais plus ce rôle d'accompagnateur, auquel j'étais inévitablement réduit lorsque nous voyagions ensemble. Car la raison majeure de notre rupture ne tenait pas tellement à l'antinomie de nos caractères (au contraire, cette disparité aurait plutôt eu tendance à renforcer nos liens), qu'à une sorte d'écart, de déséquilibre dans la perception de nos statuts sociaux respectifs. Marie n'avait certes jamais voulu faire de moi un homme de compagnie, un faire-valoir ou un luron. Non, elle appréciait mes qualités intellectuelles et, si elle avait besoin de moi, c'était moins pour la divertir que pour la réguler, pour apporter à sa fantaisie le contrepoids de ma mesure, et aussi, peut-être, ce qui ne devait pas lui déplaire, et ne la mettait que mieux en valeur, ce je-ne-sais-quoi de triste sire que j'avais sans me forcer. Ce qu'elle aimait en moi, c'était précisément ce côté retenu, ce tact, cette réserve distante, austère, et même un peu sévère. En somme, j'étais le compagnon idéal pour les enterrements (ou, ce qui revient au même, le cavalier parfait pour les vernissages).

Lorsque je revins m'asseoir, Marie demeura assez distante avec moi, et je compris qu'elle m'en voulait de l'avoir laissée seule. Aussi incroyable que cela puisse paraître, alors qu'elle ne m'avait plus donné signe de vie depuis notre retour de l'île d'Elbe et que j'avais pas semblé tellement lui manquer pendant ces deux mois, elle n'avait pas supporté que je la laisse seule un instant (et elle elle boudait, elle me faisait la gueule). Une dizaine de minutes plus tard, quand je me levai une nouvelle fois pour aller aux toilettes, je m'excusai confusément, arguant du nombre de bières que j'avais bues, et Marie me regarda de bas en haut, fixement, sans un mot (et je perçus l'immensité de son mépris, qui semblait dire : « eh bien, va pisser, mon pauvre, si tu n'as que ça à faire »). Je m'éclipsai au fond de la salle, et quand je revins, elle n'était plus là, elle avait disparu.

Je marquai un temps d'arrêt à la hauteur du comptoir quand je me rendis compte qu'elle n'était plus là. Notre table était vide, avec les restes de consommations, la dernière bière que j'avais commandée et son verre d'Evian, les coupelles de chips et d'olive vides. Son absence était là, patente, visible, évidente, immédiatement massive. Je la cherchai des yeux, j'inspectai du regard les alentours, peut-être avait-elle changé de table, peut-être s'était-elle levée pour aller prendre un journal, je regardais les autres tables, mais je ne la voyais plus, je ne la trouvais nulle part. Je jetai un rapide regard au patron et aux deux serveurs derrière le comptoir qui ne semblaient n'avoir rien remarqué de particulier, mais j'évitai de les interroger, je ne

leur demandai rien, mon regard se posa à nouveau sur notre table, une nature morte silencieuse, deux verres et des coupelles vides qui témoignaient de son absence.

Et c'est alors que je la vis, je l'aperçus à travers la vitre, elle était assise dehors sur une banquette en osier, le dos collé à la vitrine, qui fumait une cigarette dans la nuit, immobile, dans le vent et la pluie. Elle était là, dehors, au seuil de la Place Saint-Sulpice illuminée dans la nuit qu'elle observait fixement sa cigarette à la main, le bras légèrement relevé, le poignet cassé, j'apercevais la fumée qui s'élevait très lentement en volutes hésitantes depuis l'extrémité de sa cigarette dont le bout rouge incandescent s'intensifiait chaque fois qu'elle tirait une bouffée. Je voyais sa chevelure de dos, ses cheveux emmêlés dans le vent et la pluie qui tombait sans discontinuer devant elle, des gouttelettes à l'occasion éclaboussaient son visage, et son long manteau chamois était mouillé qu'elle avait réenfilé pour aller fumer une cigarette dehors. Il n'y avait personne dans le quartier ce soir là, la pluie avait retenu les gens chez eux, il n'y avait que nous ce soir dans le théâtre du monde, moi dans l'espèce de passerelle de commandement illuminée de ce café qui donnait sur l'horizon enténébré de la place, et elle dehors, en figure de proue, devant la mer, ou l'océan, qui s'étendait par-delà la ligne des arbres. La place Saint-Sulpice était mouillée de pluie, son revêtement luisait sous la lumière des réverbères, des taches ponctuelles de lumière brillaient ici et là, une fenêtre allumée au dernier étage d'un immeuble, ou le pinceau des phares d'une voiture qui passait lentement sur les façades en semblant les effleurer. Au centre de la place, la fontaine de Visconti qui était arrêtée à mon arrivée avait repris pour nous, et l'eau tombait en cascade le long des bassins à débordement du monument de pierre, l'eau blanche, mobile, tourbillonnante, éclairée par les faisceaux de projecteurs blancs, qui dégringolait les niveaux et bouillonnait dans le dernier bassin dans laquelle la pluie continuait de tomber, mêlant son eau à l'eau, et continuant d'accueillir les écoulements continus des vasques décoratives de la fontaine, tandis que les silhouettes massive des tours de Saint-Sulpice dressaient leurs ombres mordorées en surplomb de la place. Je regardais Marie devant moi, dont j'apercevais fugitivement les traits de profil quand elle esquissait un mouvement. Elle continuait de regarder fixement devant elle, une cigarette à la main, silhouette de dos, en manteau sous la pluie, incarnation de la mélancolie, de laquelle émanait des exhalaisons de douceur et de spleen qui allaient se mêler aux vapeurs de la fumée de sa cigarette. Je regardais Marie — elle était déchirante —, je regardais sa silhouette de dos et je compris alors, à ce moment-là, j'en eus la certitude, en un éclair, que ce n'était pas ça qu'elle avait à me dire ce soir (la mort de Maurizio et sa proposition de l'accompagner à l'île d'Elbe pour l'enterrement), mais que ce qu'elle avait à me dire, elle ne me l'avait pas encore dit et ne me le dirait pas ce soir — mais seulement trois jours plus tard à l'île d'Elbe (et je saurais plus tard, quand je repenserais à cet instant, que je ne m'étais pas trompé).